

SILHOUETTES
FRANCO-ONTARIENNES

présentées par
Jean Yves Pelletier

Ottawa (Ontario)
1998



Profil biographique

Antoine Laumet, sieur de Cadillac,
1658-1730

Qu'il soit affublé des épithètes de «héros» ou de «fieffé coquin» (c'est-à-dire malhonnête et sans scrupule), les titres de ce grand personnage de la Nouvelle-France sont nombreux: seigneur en Acadie, capitaine dans les troupes de la marine, enseigne de vaisseau, commandant de Michillimakinac, fondateur de Détroit, gouverneur de la Louisiane. Pour d'autres, historiens inclus, il s'agirait aussi d'un personnage «rusé parvenu», aventurier, contrebandier, insubordonné, arrogant et irresponsable. Reconnu comme le fondateur d'une des grandes villes américaines, soit la capitale du Michigan, son nom fut retenu par la compagnie General Motors qui nomma une grande marque de voitures en son nom.

Vers 1683, il s'installe à Port-Royal (auj. Annapolis Royal, N.-É.), où il reçoit en concession une seigneurie sur la rivière Douaguek (rivière Union, Maine). En 1684, il participe à l'expédition de M. de la Barre contre les Iroquois. En 1691, il s'établit à Québec avec sa famille et s'attire la faveur du gouverneur Frontenac qui le nomme lieutenant dans les troupes de la marine. En 1693, il est nommé capitaine puis, l'année suivante, on lui offre le commandement du fort Michillimakinac, alors le poste de traite le plus important de la colonie, situé à la jonction des lacs Huron et Michigan. Cadillac avait reçu comme mission de s'assurer que les tribus de l'Ouest restent les alliés de la France et que celles-ci fassent la guerre aux Cinq-Nations (Iroquois). Bien qu'il ne réussisse pas très bien dans ces tâches, Cadillac se révèle fort adroit dans le commerce des fourrures. Il amasse une petite fortune en l'espace de quelques années.

En 1697, après l'abandon du fort sur ordre du Roi, Cadillac est de retour à Québec, passe en France l'année suivante, et soumet un projet de colonisation dans l'Ouest, soit à Détroit. En 1701, malgré l'opposition de quelques administrateurs et marchands de la colonie, Cadillac rejoint Détroit avec une centaine d'hommes. C'est là qu'il fait construire le fort Pontchartrain.

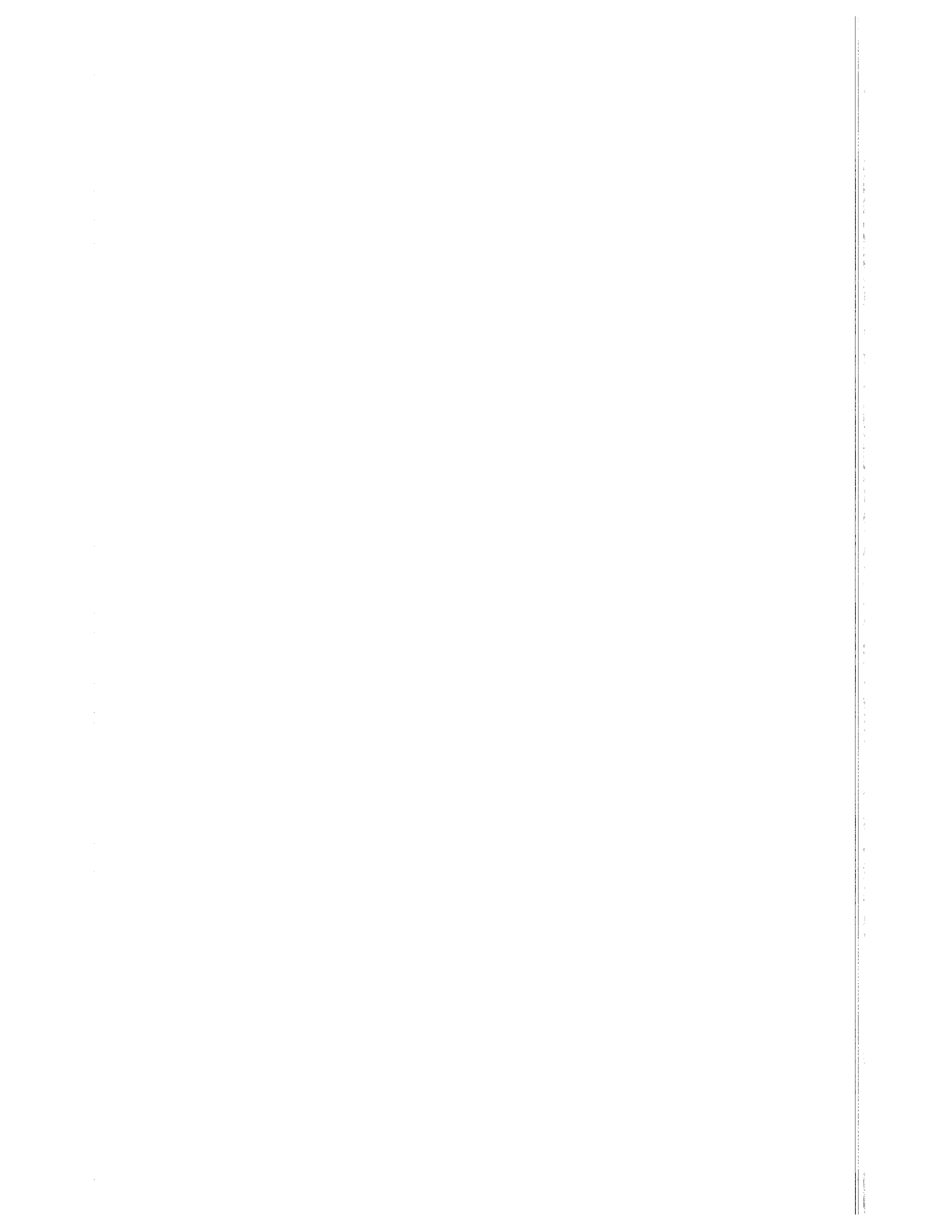
En 1710, Cadillac est nommé gouverneur de la Louisiane, alors une des plus pauvres colonies de l'empire français. Attiré par le commerce Cadillac découvre une mine de cuivre en 1716, en Illinois – et établit des échanges commerciaux – ceux-ci infructueux – avec le Mexique.

En 1717, Cadillac retourne avec sa famille en France où il passe les sept dernières années de sa vie (le reste de ses jours).

Citations:

«un héros sublime qui ennoblit les premiers chapitres de l'histoire de l'Amérique du Nord»
(Agnes C. Laut, *Cadillac, knight errant of the wilderness, founder of Detroit, governor of Louisiana...*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1931).

«l'un des plus fieffés coquins qui aient jamais foulé le sol de la Nouvelle-France»
(W.J. Eccles, traduit par Françoise de Tilly, *Frontenac*, Montréal, HMH, 1962).





Profil biographique

Jean Cadieux,
1671-1709

Personnage semi-légitime relié à l'histoire de l'Outaouais, voyageur, poète et guerrier, Cadieux est connu pour avoir écrit sur un morceau d'écorce son "chant de mort". C'est sur cette écorce de bouleau qu'il écrit une chanson appelée *Complainte de Cadieux* relatant les circonstances de sa mort. Sa complainte deviendra célèbre parmi les voyageurs.

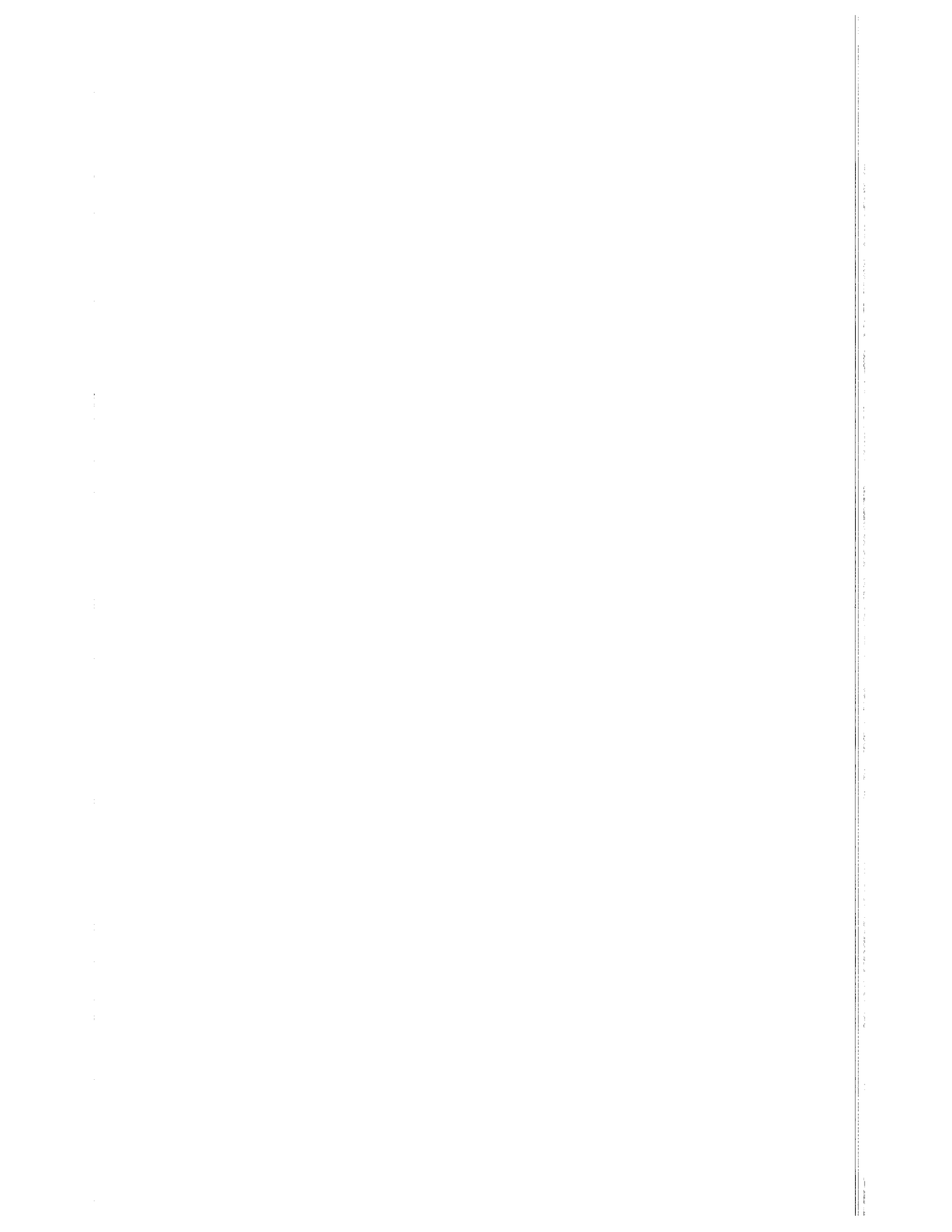
Cadieux, voyageur interprète marié à une Algonquine, faisait la chasse et la traite avec les Amérindiens pour le compte des marchands. Vers 1709, au temps des dernières expéditions des Iroquois, Cadieux parti en canot du Témiscamingue, s'arrêta à la pointe sud de l'île du Grand Calumet au portage des Sept-Chutes. Les membres de l'expédition ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient surveillés par des Iroquois qui se trouvaient à environ une lieue en bas du portage des Sept-Chutes. Pour échapper aux Iroquois, il fallait sauter les rapides, chose invraisemblable, et pendant ce temps, créer une diversion. Cadieux, s'adjoignit donc un jeune Algonquin auquel il avait entièrement confiance. Les canots s'engagèrent donc dans les terribles courants. Hommes et femmes, au bout de chaque canot, cherchaient à régulariser leurs mouvements et à éviter les rochers. On s'était recommandé à Sainte-Anne et on pria. «La seule chose que j'ai vue, de dire la femme de Cadieux, c'est "une grande dame blanche" qui est apparue devant nos canots et qui nous a montré la route." Les canots furent sauvés et en peu de jours ils se retrouvèrent au lac des Deux-Montagnes.

Qu'advenait-il de Cadieux et son Amérindien pendant ce temps? Ils durent déjouer les Iroquois avec ruse et hardiesse afin de leur échapper. Malheureusement le jeune Algonquin y laissa sa vie.

Les Iroquois battirent la forêt pendant trois jours afin de retrouver les traces des familles, ne pouvant s'imaginer qu'elles avaient pu entreprendre de descendre les rapides. Cadieux passa alors trois jours et trois nuits sans sommeil et sans repos.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis le départ des voyageurs et Cadieux ne les avait pas encore rejoints. Trois d'entre eux remontèrent donc l'Outaouais. Arrivés au portage des Sept-Chutes, ils trouvèrent un petit abri qui semblait abandonné et décidèrent de pousser leurs recherches plus loin. Sur le chemin du retour, ils aperçurent une croix de bois au bord d'un sentier. Cette croix fut plantée à la tête d'une fosse dans laquelle gisait le corps de Cadieux à demi recouvert de branches vertes. Sur la poitrine de ce dernier reposait un large feuillet d'écorce de bouleau couvert d'écriture.

Cette écorce devait révéler le mystère de sa mort et en expliquer les circonstances. Épuisé, inquiet et souffrant, Cadieux affaiblissait de jour en jour. Il avait vu et reconnu ses sauveteurs, mais était resté figé de surprise et d'émotion. Lorsqu'il les a vus s'éloigner, il perdit tout espoir et se prépara pour sa mort qu'il sentait proche.



Les coureurs de bois ont toujours entretenu une croix de bois sur l'île du Grand Calumet à la mémoire de Cadieux. Au début du siècle, la croix a été remplacée par un monument de pierre qui existe toujours.

Jean Cadieux laisse une postérité. Il est l'ancêtre de presque toutes les familles Cadieux du comté de Prescott.

(Larges extraits tirés d'un article de Gabrielle Parisien-Bertrand, «La légende de Cadieux», paru dans *Le Chaînon*, n° 10, vol. 2, Ottawa, Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie, automne 1992, pp. 8-9).

Il y a de nombreuses versions de la Complainte de Cadieux. Voir Jean-Pierre Pichette, *Répertoire ethnologique de l'Ontario français*, Ottawa, PUO, 1992.



Profil biographique

Pierre Potier,
1708-1781

Surnommé «la bouche Belgique», le père jésuite Pierre Potier est envoyé en Nouvelle-France, où il y dirige dès 1744 la mission de l'île aux Bois-Blancs (aujourd'hui Bob-Lo Island), sur la rivière Détroit. En 1767, il fonde, sur une des rives de la rivière, la première paroisse en Ontario: Notre-Dame-de-l'Assomption.

Missionnaire chez les Hurons et les Français de Détroit (Windsor) de 1744 à 1781, le jésuite belge Pierre Potier a laissé une documentation considérable. Documents indispensables pour l'étude de la formation des missionnaires jésuites et du travail d'évangélisation en Nouvelle-France, les écrits de Potier touchent la théologie, la philosophie, la morale, l'Écriture sainte, les langues (latine, française, huronne), les sciences, l'administration de la mission (livres de compte, registres de catholicité des Hurons et des Français), sans parler des notes sur les ouvrages de piété ou de dévotion, des itinéraires de voyages et de la correspondance. La partie la plus originale demeure toutefois le lexique des «façons de parler» en Nouvelle-France, un répertoire terminologique de première importance.

C'est là qu'en 1758 il écrira *Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, ... des Canadiens au XVIII^e siècle*. Cette œuvre constitue le premier et seul lexique du français parlé en Nouvelle-France. Son recueil «Façon de parler et termes français 1731-1758» compte environ 1500 mots et expressions populaires relevés dans la conversation de l'entourage immédiat du père Potier. Ses «livres de compte de la mission huronne de Détroit et de la paroisse Notre-Dame-de-l'Assomption de la Pointe-de-Montréal (Windsor) 1733-1791» contiennent également de nombreux termes techniques relatifs à la culture matérielle.

Citations:

Voir Peter W. Halford, *Le Français des Canadiens à la veille de la conquête. Témoignage du père Pierre Philippe Potier, s.j.*, Ottawa, PUO, 1994.

Œuvres principales de P. Potier:

Voir les ouvrages de Peter W. Halford, *ibid.*, et de Robert Toupin, *Les écrits de Pierre Potier*, Ottawa, PUO, 1996.



Profil biographique

Elizabeth Bertrand,
1762-1827

Lors de la guerre entre les États-Unis et le Canada de 1812-1814, la femme d'affaires Elizabeth Bertrand a joué un rôle capital. D'origine métisse, née à l'Arbre Croche (Cross Village), au Michigan, cette descendante d'un chef Outaouais épouse, à l'âge de 14 ans, en juillet 1776, David Mitchell, un chirurgien au service du 8^e régiment du roi de Grande-Bretagne. Elizabeth Bertrand a un talent exceptionnel pour les affaires et même si, sur papier, la Compagnie Mackinac fondée par le couple vers 1784 appartient à son mari, c'est elle qui la dirige. Bien qu'elle ne soit pas la seule femme à pratiquer la traite des fourrures, sa compagnie est, à l'époque, la plus importante de la région des Grands Lacs et son rayonnement comprend plusieurs États américains et une partie de l'Ontario d'aujourd'hui.

Le gouvernement britannique a beaucoup de respect et d'estime pour cette femme énergique et entreprenante qui comprend et connaît les cultures européennes et autochtones étant donné ses origines. Révérée par les autochtones qui la surnomme «Reine des fleurs», elle reçoit d'eux l'Isle Ronde en 1814, en reconnaissance de son rôle pendant la guerre.

En plus de gérer le poste de traite, Elizabeth Bertrand exploite une ferme prospère et sa famille connaît l'aisance. De 1816-1817 jusqu'à sa mort en 1827, Elizabeth Bertrand exploite une ferme, un commerce de fourrure et des magasins de détail aux îles Drummond et Mackinac. À l'âge de 45 ans, elle donne naissance au dernier de ses douze enfants. La plupart d'entre eux sont éduqués à Montréal ou en Europe, et s'orientent vers la médecine et le commerce.

Parlant couramment le français et l'anglais, elle maîtrise également plusieurs langues autochtones. Véritable leader, elle tient des conseils avec les membres des diverses tribus, selon la méthode traditionnelle de prise de décision qui repose sur le consensus. Grâce à ses relations cordiales avec les Amérindiens, elle réussit à les convaincre de se ranger derrière les Britanniques et de défendre le pays contre les forces américaines durant la guerre de 1812-1814. Grâce à son intervention, l'île Mackinac se trouve de nouveau entre les mains des Britanniques, sans qu'un seul coup de feu ne soit tiré. Cependant, à la fin de la guerre, les Britanniques restituent tous les forts qu'ils ont capturés, trahissant ainsi leurs alliés autochtones.

Harcelée et accusée par les Américains d'espionnage, menacée d'emprisonnement à Détroit, Elizabeth Bertrand quitte furtivement l'Île Mackinac en canot, la nuit. Elle y retourne plus tard pour poursuivre le commerce des fourrures, mais avec l'expansion de l'American Fur Company, la Compagnie Mackinac perd son importance.

Citation:

«Quant les Américains attaquèrent sans succès l'île Mackinac à l'été de 1814, Elizabeth Mitchell s'occupa de recruter des alliés pour les Britanniques chez ses parents ouataouais de l'Arbre Croche. En témoignage de reconnaissance, les autorités lui accordèrent une allocation annuelle de £50 pendant deux ans. Les Sautaux la tenait aussi en grande estime. En novembre 1814, ils lui offrirent le titre de propriété de l'île Round, leur cimetière traditionnel situé à un demi-mille au sud-est de l'île Mackinac.»

(Tiré du *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. VI, p. 562).



Profil biographique

Jacques (dit «James») Baby,
1763-1833

Député, fonctionnaire, juge, lieutenant-colonel, officier de milice et propriétaire foncier, James (baptisé Jacques) Baby est un des négociants et homme politique les plus influents de son époque. Entre 1792 et 1830, on accorda à cet homme politique plus de 115 postes ou commissions d'importance diverse.

Loyal à la couronne britannique depuis la Conquête, Baby devient l'un des plus importants fonctionnaires de l'ouest du Haut-Canada. Il est nommé au Conseil législatif et au Conseil exécutif, ainsi qu'au poste de lieutenant du comté de Kent par le gouverneur Simcoe. Après ses études au Séminaire de Québec, il s'initie au monde des affaires en Angleterre. Dès son retour au Canada, il se lance dans le commerce des pelleteries.

C'est en 1792 qu'il amorce une carrière politique lorsqu'il est nommé au Conseil législatif et exécutif du Haut-Canada. En 1793, il accepte le poste de juge de la Cour de *surrogate* du district de Western. Rassembleur de la milice locale de sa région, on lui confie le commandement du *1st Kent Militia* en 1794. Cette même année sa famille, en vertu du traité de Jay, doit quitter Détroit et s'établir à Sandwich (Windsor). Grand propriétaire foncier, il acquiert, entre 1793 et 1800, un grand nombre de terrains: à Sandwich, à Newark (Niagara-on-the-Lake), à York ainsi que dans les cantons de Yarmouth, de Dorchester, de Harwich, de Malden, d'Aldborough et de Dunwich. En 1799, il est désigné pour occuper temporairement la fonction de surintendant général adjoint des Affaires indiennes.

Lorsque la guerre avec les Américains éclate en 1812, il conduit la milice depuis Sandwich jusqu'à Amherstburg. Baby a vu sa maison pillée et il a subi de nombreuses pertes matérielles. Aussi, le décès de sa femme lui fut très pénible. Baby va s'établir à York en 1815 où il est nommé inspecteur général des comptes publics, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort. Il jouit de l'amitié des hommes les plus influents du Haut-Canada et il fait parti d'un groupe qui forme l'élite socio-politique du Haut-Canada. connu sous le nom de *family compact*. Étant l'un des commissaires responsables des propriétés confisquées et chargé de disposer des biens de ceux qui avait trahi leur pays pendant la guerre de 1812, Baby est nommé arbitre du Haut-Canada au début de 1823 dans la querelle qui opposait cette province au Bas-Canada et qui avait pour objet le partage des revenus douaniers. L'arbitrage est couronné de succès et met fin à une période particulièrement difficile de l'histoire financière de la province.

[Facultatif:

À York, Baby continuait de se livrer à la spéculation foncière et il continuait de recevoir des lots en récompense des services qu'il rendait au gouvernement.]



Profil biographique

Armand-François-Marie de Charbonnel,
1802-1891

D'abord et avant tout un prédicateur, on reconnaît toutefois Armand de Charbonnel comme «père et fondateur de la province ecclésiastique de Toronto». Pendant son épiscopat, d'une durée de dix ans, il fit construire 23 églises, organisa la Société Saint-Vincent-de-Paul, créa des établissements importants: hôpitaux, orphelinats, foyer pour les personnes âgées et des auberges pour jeunes. C'est lui qui a fait venir plusieurs communautés religieuses dans le diocèse pour s'occuper de l'enseignement et de l'assistance sociale, entre autres, les frères des écoles chrétiennes, les pères basiliens, les Sœurs de Saint-Joseph. On lui reconnaît la création d'écoles séparées (il était membre du conseil de l'Instruction publique).

Ordonné prêtre en 1825, puis entré chez les pères sulpiciens en 1826, le jeune prêtre enseigne aux séminaires de Lyon, Paris, Bordeaux et Versailles. En 1838 il décline l'invitation du cardinal Donnet qui lui offre le poste de grand vicaire. Un an plus tard, il refuse la même charge auprès des évêques d'Autun et du Puy. Sa fuite en Amérique n'arrange rien puisqu'on lui offre un évêché dans une colonie anglaise, puis la coadjutorerie en Nouvelle-Orléans; de Charbonnel préfère enseigner à Baltimore. En 1840, il arrive à Montréal et y demeure pendant sept ans. Atteint du typhus, il rentre en France pour se faire soigner.

Le pape Pie XI le mande à Rome en 1850, le nomme deuxième évêque de Toronto et le sacre lui-même dans la chapelle Sixtine, le 26 mai 1850. En 1856, il obtient la division de son territoire pour l'érection des diocèses de London et de Hamilton. Français de naissance et de cœur, M^{gr} de Charbonnel ne s'était jamais senti à la hauteur de sa tâche, en raison de l'écart linguistique et culturel qu'il y avait entre lui et ses ouailles.

M^{gr} de Charbonnel démissionne le 26 avril 1860, retourne en France et entre dans l'ordre des Capucins. Il refuse divers honneurs, mais il accepte de servir d'auxiliaire au cardinal de Bonald pendant vingt-deux ans.

Une école secondaire de langue française de Toronto porte aujourd'hui son nom.

Citation:

«Tant que nous n'aurons pas à la chambre un catholique aimant plus l'Église que lui-même et capable de défendre ses droits [aux écoles séparées] et que nous n'aurons pas montré que nous, Évêques, pour ces mêmes droits, nous sommes capables sinon d'empêcher du moins d'opposer l'élection de quelque ministre ou membre influent, nous n'inspirerons aucune crainte et nous n'obtiendrons rien.»

(Lettre à M^{gr} Guigues, le 11 avril 1855; tiré de Paul-François Sylvestre, *Les évêques franco-ontariens (1833-1986)*, Hull, Éditions Asticou, 1986).



Profil biographique

M^{gr} Joseph-Eugène-Bruno Guigues,
1805-1874

Organisateur, administrateur, éducateur et littérateur, M^{gr} Guigues est le premier évêque de Bytown (aujourd'hui Ottawa). Provincial des pères oblats du Canada de 1856 à 1864, pendant les vingt-six années de son épiscopat – de 1847 à 1874 –, M^{gr} Guigues se préoccupe de la réconciliation entre Canadiens-Français et Irlandais, deux groupes partageant la même foi. Durant son épiscopat il fonde, en 1848, un grand séminaire et le Collège de Bytown, qui deviendra plus tard l'Université d'Ottawa.

C'est à l'âge de 16 ans que Bruno Guigues entre au noviciat des Missionnaires de Provence (devenu les oblats de Marie-Immaculée), à Gap (France). Après des études dans un collège des jésuites puis au noviciat des oblats, il fait ses études en théologie à Aix-en-Provence et est ordonné prêtre oblat le 13 mai 1828.

Le père Guigues prêche des missions en France de 1828 à 1844. Professeur de philosophie et économe au grand séminaire de Marseille, il est nommé maître des novices, puis, en 1834, il est chargé de la restauration du sanctuaire de Notre-Dame-de-l'Osier.

Nommé supérieur de la maison Longueuil et provincial de sa congrégation au Canada en 1844, le père Guigues est nommé premier évêque du nouveau diocèse de Bytown le 9 juillet 1847, qui deviendra celui d'Ottawa en 1860.

M^{gr} Guigues, communément appelé «M^{gr} de Bytown», repousse constamment les limites de son diocèse en fondant des paroisses qui atteignent souvent des lieux fort éloignés. Pour mieux le développer, il fonde une société de colonisation en 1849. Il construit l'actuelle cathédrale et favorise le maintien des écoles confessionnelles séparées et l'enseignement dans les deux langues. Aux trois églises en pierre, aux trente chapelles en bois, aux huit prêtres séculiers, aux sept missionnaires oblats, se sont ajoutés, entre 1848 et 1873, trois congrégations de femmes, 55 églises, 33 chapelles, 54 prêtres séculiers et 26 religieux Oblats. À sa mort, la population catholique de son diocèse s'élève à 96 000 habitants.

Une école primaire d'Ottawa portait son nom entre 1864 et 1979 (l'édifice de l'ancienne école Guigues est devenu aujourd'hui un centre de jour pour aînés, le Centre de jour Guigues). Une rue d'Ottawa porte son nom et deux villages québécois et un village ontarien se nomment Guigues.

Citations:

Voir René Dionne, dans son *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours*, Sudbury, Prise de parole, 1997, pp. 543-553.



Profil biographique

Élisabeth Bruyère,
1818-1876

Élisabeth Bruyère commence à enseigner dès l'âge de seize ans dans une école de rang à Saint-Esprit, au Québec. Entrée en 1839 dans la communauté des Soeurs de la Charité, dites Sœurs Grises de Montréal, elle fait profession en 1841, puis enseigne aux orphelines qui lui sont confiées. En 1845, à l'âge de 26 ans, elle reçoit le mandat de fonder une nouvelle maison à Bytown et est choisie comme supérieure fondatrice de l'hôpital général de Bytown. Onze jours après son arrivée à Ottawa, elle ouvre une école bilingue dans un humble hangar de la rue Saint-Patrice. Deux mois plus tard, grâce à elle, le premier hôpital voit le jour, suivi de l'aménagement d'un orphelinat temporaire.

La congrégation des Sœurs Grises de la Croix de Bytown (aujourd'hui connue sous le nom des Sœurs de la Charité d'Ottawa) a une triple mission: l'éducation de la jeunesse, le service aux pauvres et le soin des malades. Elle connaît une expansion rapide puisqu'en 1848, c'est l'ouverture d'une école-pensionnat à Cornwall. À cette liste imposante de réalisations s'ajoutent des œuvres caritatives au bénéfice des orphelines, des orphelins et des personnes âgées de la capitale nationale: entre autres, l'Orphelinat Saint-Joseph, l'Asile Saint-Patrice et l'Hospice Saint-Charles, à Ottawa.

En 1849, les Sœurs Grises ouvrent à Bytown leur premier pensionnat qui fut à l'origine du pensionnat de la rue Rideau (Pensionnat Notre-Dame-du-Sacré-Cœur), dans lequel des générations de jeunes filles ont reçu une éducation solide. De plus, les religieuses enseignent à des centaines d'enfants dans les écoles paroissiales de langues française et anglaise. Puis, en 1857, elles essaient aux États-Unis pour desservir, en cinq écoles, la population franco-américaine, particulièrement dans l'État de New York. Des institutions de Sœurs Grises prennent naissance dans seize collectivités en Ontario, au Québec et aux États-Unis où une vingtaine de maisons seront ouvertes sous l'administration de Mère Bruyère, laquelle se prolonge jusqu'à son décès.

La compassion de Mère Bruyère la fait se pencher sur tous les besoins de l'heure: avec ses compagnes elle fonde une école du soir pour les mères de famille, organise des visites à domicile pour les personnes infirmes, malades et âgées, ainsi que des visites aux prisonnières et aux prisonniers. En plus d'assister les agonisants, elle apporte secours et protection aux sans-abri, aux jeunes émigrés sans emploi et aux jeunes filles repenties. En 1847, selon des statistiques, les sœurs accueillent 619 victimes de l'épidémie de typhus dans des abris de fortune. Lorsqu'une épidémie de petites vérole fait rage en 1871, les religieuses font preuve d'un dévouement remarquable.

Pendant 31 ans, comme supérieure générale Élisabeth Bruyère assume la responsabilité de sa congrégation en dépit d'une santé fragile et de mille tracas financiers. Des démarches pour obtenir la béatification de cette vaillante pionnière, entreprises en 1978, progressent constamment comme le démontre le procès diocésain de juin 1989.

Un centre de santé à Ottawa porte son nom, le Centre de santé Élisabeth-Bruyère, et une plaque historique, située devant la maison-mère des Sœurs de la Charité d'Ottawa depuis août 1995, honore sa mémoire.

Citations:

Voir René Dionne, dans son *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours*, tome 1, pp. 554-573, ainsi que les *Lettres d'Élisabeth Bruyère*, recueillies par Jeanne d'Arc Lortie, 2 volumes, Montréal, Éditions Paulines, 1989, 1992; aussi, les biographies d'Émilien Lamirande, *Élisabeth Bruyère (1818-1876), fondatrice des Sœurs de la Charité d'Ottawa (Sœurs Grises)*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1992, et de Soeur Paul-Émile, *Mère Élisabeth Bruyère et son oeuvre. Les Sœurs Grises de la croix, tome 1: Mouvement général, 1845-1876*, Ottawa, Maison mère, 1945.



Profil biographique

Napoléon-Antoine Belcourt,
1860-1932

Né à Toronto d'un père canadien-français et d'une mère canadienne-anglaise, Napoléon-Antoine Belcourt fait ses études primaires et secondaires au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières et ses études de droit à l'Université Laval de Montréal. Titulaire d'une maîtrise en droit, *summa cum laude*, il est admis au Barreau du Québec en 1882 et à celui de l'Ontario en 1884. Il s'établit à Ottawa en 1894 où il est greffier du district judiciaire et avocat de la Couronne pour le comté de Carleton jusqu'en 1896.

Cette année-là, il se porte candidat à la Chambre des communes et est élu député libéral. Réélu aux élections de 1900 et de 1904, il est président de la Chambre des communes de 1904 à 1907. Entre temps, Napoléon-Antoine Belcourt est appelé au Conseil privé en 1905 et est nommé au Sénat en 1907, poste qu'il occupe pendant 24 ans. Tout en occupant ces fonctions publiques, il fonde et dirige un important cabinet d'avocats, Belcourt et Ritchie, à Ottawa.

Toujours sénateur, Belcourt se fait élire président de l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario de 1910 à 1912, puis à nouveau de 1920 à 1930. Chef de file respecté des Franco-Ontariens, il défend la cause des Canadiens-Français d'Ontario contre l'inique Règlement XVII devant la Cour suprême de l'Ontario et en 1916 au Conseil privé à Londres, alors le plus haut tribunal du pays. Orateur, il fait publier une demi-douzaine de conférences sur les droits des Franco-Ontariens et sur le bilinguisme au Canada. Il contribue de sa plume à des journaux et revues en matières légales, sociales et éducatives et deviendra lui-même propriétaire et éditeur du journal *Le Temps* d'Ottawa dans les années 1910. Napoléon-Antoine Belcourt travaille aussi à l'organisation de la *Unity League*, une association regroupant des Canadiens de langue anglaise et de langue française afin de faire comprendre aux Canadiens-Anglais le sens et la justesse des revendications franco-ontariennes en matière d'éducation.

Ses fonctions à titre de juriste, de parlementaire et d'homme d'État l'amènent à diriger de nombreux organismes et à participer à de nombreux regroupements.

[Facultatif]:

En voici quelques-uns: président pendant 10 ans du Club libéral d'Ottawa, président honoraire du Club Belcourt, vice-président du National Council of Education, vice-président de la Société de la Ligue des Nations au Canada, membre de l'Institut belge de droit comparé, de la Society of Comparative Legislation, de l'American Society of International Law, président du groupe canadien (d'Ottawa) du Royal Institute of International Affairs, directeur de l'Alliance française et de France-Amérique. Délégué au sixième Congrès des Chambres de commerce de l'Empire en 1906 et un des délégués des Dominions autonomes à l'association de l'assemblée parlementaire de l'Empire à Londres;

ministre plénipotentiaire pour le Canada à la Conférence Interalliés et plus tard à la Conférence internationale de Londres, président du groupe canadien de l'Union interparlementaire en même temps qu'il est membre du Colonial Institute (Londres) et de l'Union interalliés (Paris).]

Membre de plusieurs associations fraternelles et de bienfaisances, il est directeur de corporations industrielles et financières en plus de siéger à des organismes sociaux et culturels de la région d'Ottawa.

En récompense de ses nombreux services, Napoléon-Antoine Belcourt reçoit les décorations d'Officier de la Légion d'Honneur, chevalier commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand et chevalier commandeur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Au moment de sa mort, *Le Droit* d'Ottawa écrivait:

«Père de cette Association [l'ACFÉO] qui a tant accompli pour l'avancement et la défense de nos droits dans l'Ontario, l'honorable Belcourt est resté l'apôtre infatigable de l'irrégentisme français dans sa province» (8 août 1932).

Pour honorer sa mémoire, une ville en Abitibi porte son nom et une ancienne école secondaire d'Ottawa – l'école secondaire Belcourt, 1971-1983 – a porté son nom.

Citations:

Voir Paul-François Sylvestre, *Le discours franco-ontarien*, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1985, pp. 23-30.



Profil biographique

Almanda Marchand,
1868-1949

En 1914, au début de la Première Guerre mondiale, Almanda Marchand regroupe des Canadiennes-Françaises pour recueillir des fonds afin d'équiper un navire-hôpital à l'intention des soldats blessés. De ce groupe naît la Fédération des femmes canadiennes-françaises (FFCF). Regroupées en section, les membres confectionnent des vêtements, des pansements et des tricotés pour la Croix-Rouge. Lorsque la Seconde Guerre mondiale est déclarée en 1939, la FFCF prête de nouveau son concours aux œuvres de guerre et achète une ambulance militaire qui servira à l'armée canadienne en Angleterre. Son œuvre se poursuit encore de nos jours dans les milieux francophones à l'extérieur du Québec et la Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises (FNFCF) a toujours son siège national à Ottawa. Une bourse, octroyée par la FNFCF depuis 1991 à une femme francophone qui fait un retour aux études et qui vit en milieu minoritaire, porte son nom.

Originaire de la ville de Québec, fille d'un père anglophone et d'une mère canadienne-française, Almanda Walker-Marchand est éduquée chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame au couvent Saint-Roch de Québec et au Couvent Marguerite-Bourgeoys à Montréal. Sa famille arrive à Ottawa en 1890 alors que son père décroche un emploi au Service civil.

En plus d'entretenir des liens avec des groupes féminins du Canada anglais et du Québec, Almanda Walker-Marchand se sert de ses nombreux contacts avec les membres de la société dirigeante pour faire avancer les œuvres philanthropiques, religieuses et sociales de son organisme. On la considère, à juste titre, comme l'âme dirigeante de la FFCF, car elle cherche sans cesse à venir en aide aux personnes sinistrées, démunies ou sans travail. Cette mère de neuf enfants, présidente générale de la Fédération des femmes canadiennes-françaises pendant 32 ans, prend sa retraite en 1946. Pendant son mandat, une vingtaine de sections de la fédération sont fondées en Ontario, au Québec et dans l'Ouest canadien et le regroupement compte plusieurs milliers de membres.

Almanda Marchand collabore avec une multitude d'organismes, épouse la cause des Franco-Ontariens en revendiquant des services en français et recueille des dons pour acheter du charbon qui servira à chauffer les écoles bilingues qui s'opposent au Règlement XVII.

En reconnaissance de son travail, Almanda Marchand reçoit la médaille de Belgique pour son dévouement pendant la Première grande guerre puis un diplôme de reconnaissance de ses services par l'Association canadienne des vétérans. Elle reçoit la décoration papale «Pro Ecclesia et Pontifice» en 1930 et est nommée membre de l'Ordre de l'Empire britannique en 1943. Membre active du Parti libéral du Canada, elle tente à plus d'une reprise, mais sans succès, de devenir sénatrice.

Citations:

Voir Lucie Brunet, *Almanda Walker-Marchand (1868-1949): une féministe franco-ontarienne de la première heure*, Ottawa, L'Interligne, 1992.



Profil biographique

Charles Charlebois,
1871-1945

Né dans une famille de 14 enfants, il était le plus jeune des cinq frères Charlebois qui sont devenus prêtres. Il étudie au Collège de l'Assomption (Québec) de 1883 à 1886, au juniorat du Sacré-Cœur et à l'Université d'Ottawa de 1886 à 1889 avant d'entrer au noviciat des pères oblates, à Lachine, en 1889. Charles Charlebois fait ses études philosophiques et théologiques au scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa de 1890 à 1896. Entre temps, il est ordonné prêtre par M^{gr} Joseph-Thomas Duhamel le 8 juin 1895.

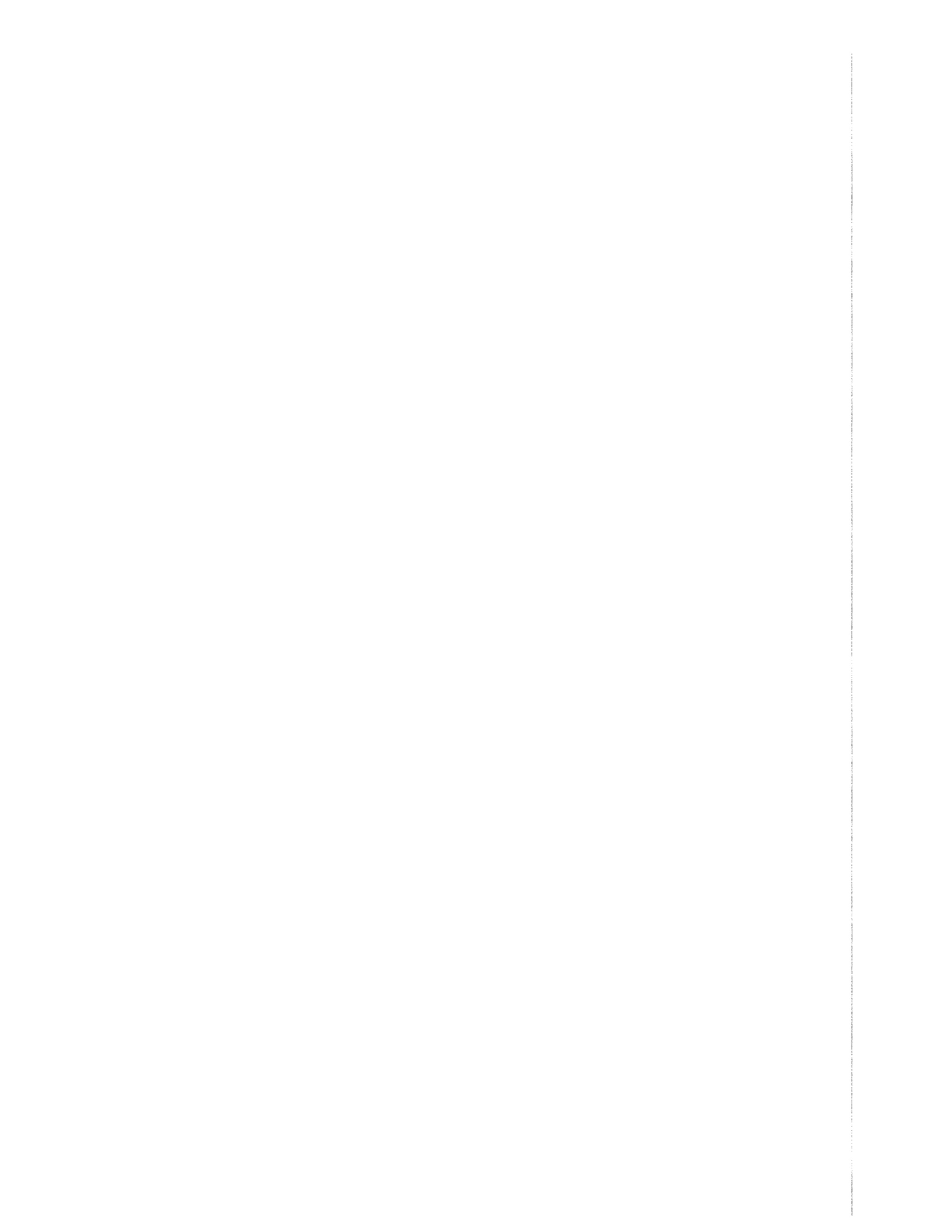
Charles Charlebois occupera diverses fonctions pastorales de 1896 à 1901, soit celles d'économe au juniorat du Sacré-Cœur (1896-1897), de professeur de sciences au scolasticat Saint-Joseph (1897-1898), puis vicaire à Mattawa, en 1898-1899, et économe à Saint-Paul-des-Métis, en Alberta, de 1899 à 1901.

Nommé curé de la paroisse Sainte-Famille d'Ottawa en 1901, Charles Charlebois prendra une part active dans les luttes pour les droits scolaires des Franco-Ontariens et sera une cheville ouvrière dans la fondation officielle de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario (ACFÉO) en 1910. De 1910 à 1934, il sera directeur du secrétariat de cette association, cofondateur du journal *Le Droit*, où il assumera les fonctions de directeur pendant dix-sept ans, soit de 1913 à 1930, tout en étant vicaire à la paroisse Notre-Dame de Grâce, à Hull, de 1915 à 1934.

Il termine sa carrière comme premier directeur et premier supérieur du scolasticat des oblates, à Sainte-Agathe-des-Monts, de 1934 à 1945. En outre, de 1935 à 1942, il est maître des novices pour les frères convers.

Citations:

Voir le fonds Charles-Charlebois, aux Archives oblates Deschâtelets, Ottawa; consulter aussi le fonds de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFÉO), au Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa.





Profil biographique

Joseph-Marie Couture,
1885-1949

C'est à l'âge de vingt-sept ans qu'il entreprit sa carrière de missionnaire à Spanish (Ontario). Quelques années plus tard, il commença à parcourir le nord du lac Nipigon en canot. C'est aussi pendant cette époque qu'il est devenu prêtre. Sa force physique et sa détermination lui ont valu l'admiration de la population «odjibwé» dont il apprit la langue. Ces derniers le surnomment *Neendawishkang*, «celui que l'on aime voir venir». Le fait suivant est une preuve de son endurance:

«Cependant, au retour d'une randonnée la plus pénible de sa vie, avoue-t-il pendant laquelle il dut marcher en raquette 400 milles, en avant de ses chiens huskies qui moururent d'épuisement! Imaginez la fatigue du missionnaire.»

(Tiré de Lorenzo Cadieux, *De l'aviron à l'avion: Joseph-Marie Couture*, Montréal, Bellarmin, 1961, p. 110).

Après ses études au Collège de Lévis, il entre au Noviciat des pères jésuites au Sault-au-Récollet en 1906 et fait ses études de théologie à Montréal, où il est ordonné prêtre en 1922. Il finit par s'installer à Longlac et, en 1933, il obtient un hydravion et devient le premier prêtre-aviateur du Canada. De 1933 à 1940, il s'acquiert une nouvelle réputation comme le «Père volant» (Flying Padre). D'abord accompagné de son fidèle pilote Louis Bisson, il poursuit sa mission évangélique et son œuvre sociale. En 1936, il obtient son brevet de pilote.

Missionnaire jésuite qui a œuvré dans le district de Nipigon de 1924 à 1949, le père Couture n'était pas le premier missionnaire sur ce territoire; en effet, dès 1667, le père Claude Allouez explorait le nord du lac Nipigon, et la première église catholique à Longlac a été construite en 1884.

Aussi pauvre que les Amérindiens [Indiens] qui l'entourent le père Couture a vécu modestement. Sa générosité était connue de tous. Il donnait tout, de sa farine à ses souliers.

Citation:

«L'avion était un moyen de transport de toute première importance en cas d'accident et d'aide aux miséreux. Que ce soit un moribond à secourir ou une famille mourant de faim, quelle consolation de soulager et apporter la joie du réconfort!»

(Tiré de Lorenzo Cadieux, *De l'aviron à l'avion: Joseph-Marie Couture*, Montréal, Bellarmin, 1961, p. 82).



Profil biographique

Les *Flying Frenchmen*:

Jean-Baptiste «Jack» Laviolette, 1879-1960

Didier Pitre, 1884-1934

Édouard «Newsy» Lalonde, 1887-1970

Véritables héros du sport national canadien, joueurs de hockey légendaires, ces trois compagnons consacrent leurs vies aux disciplines sportives de la crosse et du hockey et marqueront l'histoire du hockey à ses débuts.

Hockeyeurs professionnels avec le club de hockey Les Canadiens de Montréal, le fameux trio franco-ontarien Laviolette-Lalonde-Pitre, surnommé «The Flying Frenchmen», participent à la conquête de la toute première coupe Stanley du Canada en 1916. Élevés aux Temples de la Renommée du Hockey et de la Renommé des sports comme joueur de crosse, les prouesses à la crosse exécutées par Laviolette et Lalonde impressionnent les connaisseurs de l'Ouest du Canada; de ce fait, ils sont reconnus comme étant parmi les plus grands joueurs de l'histoire de ces deux sports.

Jack Laviolette, né à Belleville, joue au hockey et à la crosse de 1899 à 1910 comme amateur et comme professionnel avec plusieurs équipes. Durant quatre ans, il fait partie de la Ligue internationale avec l'équipe de Sault-Sainte-Marie. Son style exubérant lui vaut une réputation de casse-cou. Il se joint au club des Canadiens de Montréal – la plus ancienne équipe canadienne – en 1909, année de leur formation. Excellent patineur, appelé familièrement «Speed Merchant», Laviolette évolue pendant sept ans avec, entre autres, son ancien co-équipier de la crosse, Édouard «Newsy» Lalonde. Un accident d'automobile en 1917 met fin à sa carrière de joueur, mais il reste associé au hockey comme arbitre.

Natif de Cornwall, Édouard Lalonde commence sa carrière de joueur de hockey en 1905 dans sa ville natale, après avoir été employé dans un journal, ce qui lui vaut son surnom, «Newsy». Il la poursuit en Ontario, à Saskatoon, à Vancouver et surtout à Montréal où il fait partie de l'équipe des Canadiens pendant neuf ans (1910 et 1913-1922) comme joueur – il est le premier capitaine du tricolore – et pendant deux ans comme entraîneur. L'un des plus prolifiques marqueurs, il remporte le championnat des compteurs au tournoi dans quatre saisons. Lalonde est aussi un remarquable joueur de crosse, notamment à Cornwall et à Vancouver et, en 1950, Lalonde est désigné «Meilleur joueur de la première moitié du siècle» à ce sport qu'il disait préférer au hockey.

Tout comme Laviolette et Lalonde, Didier Pitre, né à Sault-Sainte-Marie, se défend très bien à la crosse, où il évolue avec un grand nombre d'équipes. Il joue 19 saisons de hockey professionnel avec des équipes de Montréal et de Vancouver. Il est surnommé «Cannonball» par les amateurs de crosse.



Profil biographique

Marie-Rose Turcot,
1887-1977

Romancière, nouvelliste et poète, Marie-Rose Turcot se range parmi les premières écrivaines et femmes journalistes de l'Ontario français. Elle est aussi une des principales artisanes en recherches folkloriques aux côtés des Marius Barbeau, Joseph-Médard Carrière, François Brassard, Lionel Bourassa et Germain Lemieux.

Fille d'un député fédéral, elle suit des cours de philosophie et de littérature à l'Université d'Ottawa. Œuvrant d'abord comme secrétaire au sein de divers ministères fédéraux, elle est promue, en 1920, au poste de secrétaire du ministre H.S. Béland. En 1920, elle se lance dans l'écriture et son conte *Nestor et Picolo* est primé au concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, publié dans un recueil intitulé *L'Homme du jour*. C'est le début de sa carrière littéraire. À titre de secrétaire du Conseil international des femmes, elle se rend en 1925 à Washington et fait la connaissance d'une écrivaine estonienne qui l'incite à s'initier au folklore et à écrire, comme elle, les contes de son pays.

[Facultatif:

L'année suivante, les contes de Marie-Rose Turcot sont publiés dans *L'Oiseau bleu*, une revue pour enfants; ils sont repris en 1936 dans un recueil intitulé *Au pays des géants et des fées*. *Le Carrousel*, un recueil de nouvelles, considéré comme l'oeuvre la plus réussie de l'auteur, paraît en 1928. Entre 1930 et 1931, Marie-Rose Turcot relève sept contes merveilleux auprès de vieillards franco-ontariens visités à Ottawa et à Montréal. Publiés tantôt séparément, tantôt en recueil, ces contes ont engendré pas moins de vingt titres durant une période de 30 ans (de 1930 à 1959) et certains d'entre eux connurent jusqu'à sept éditions.]

S'affiliant au Cercle des femmes journalistes, elle visite avec ce groupe l'Ouest canadien et les Maritimes. Inspirée par ces voyages, elle écrit un roman *Un de Jasper* (1933). Comme le nouveau ministre ne voit pas d'un bon oeil les activités littéraires et l'allégeance politique de sa secrétaire, celle-ci quitte la fonction publique vers 1935 pour se consacrer au journalisme. En 1936, elle séjourne en Europe pendant deux mois. De 1934 à 1950, elle collabore régulièrement à la page féminine du quotidien *Le Droit*. Jusqu'en 1962, elle est chroniqueuse à *Notre Temps*, puis à *Terre et Foyer* en 1962 et 1963. En 1940, elle co-anime, pendant six mois, une émission à caractère littéraire à la station radiophonique CKCH.

En 1935, Marie-Rose Turcot devient membre de la Corporation Le Caveau, un regroupement de tous les mouvements artistiques et littéraires d'Ottawa, où elle puise le soutien et la stimulation nécessaires à son travail. Elle devient présidente de la Corporation des lettres du Caveau, mais s'en désintéresse vers 1945 lorsque le regroupement change d'orientation et se transforme en salon littéraire. Elle devient alors membre de la Société des écrivains et de la Société d'étude et de conférences.

À la demande du folkloriste québécois Luc Lacourcière, Marie-Rose Turcot avait, entre temps, consenti à présenter dans les cahiers des *Archives de folklore*, publiés en 1946 et en 1948, une version plus authentique préparée d'après ses notes sténographiques.

Vers la fin de sa vie, sa santé devenant chancelante, son écriture reflète davantage une recherche intérieure. Son autobiographie intitulée *Simple aveu* illustre cette dernière démarche.

Critique de son œuvre *Le Carrousel*:

«D'instinct, l'âme simple de Marie-Rose comprend la nature et les bêtes [...].

D'instinct, [...] l'auteur recherche les mots vieux et poétiques».

(Commentaire de Paul Gay, professeur et critique littéraire, paru dans le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989).

Œuvres principales de M.-R. Turcot:

L'Homme du jour (contes et nouvelles), Montréal, Beauchemin, 1920.

Le Carrousel (contes et nouvelles), Montréal, Beauchemin, 1928.

Nicolette Auclair. Roman. Montréal, Louis Carrier, 1930.

Stéphane Dugré (contes), Montréal, Beauchemin, 1932.

Un de Jasper. Roman, Montréal, Éditions A. Lévesque, 1933.

Au pays des géants et des fées. Contes de folklore canadien, Ottawa, Le Droit, 1937; Montréal, Fides, 1951, 1955.

Le Maître (récits et poèmes), Hull, Éditions de l'Éclair, 1940.

La Belle Marie, Montréal, Fides, 1959.

Les Bessons, Montréal, Fides, 1959.

Le Chevreuil ensorcelé, Montréal, Fides, 1959.

Le Chevreuil merveilleux, Montréal, Fides, 1959.

L'Oiseau vert, Montréal, Fides, 1959.

Souris, Montréal, Fides, 1959.

Souris. Un conte de folklore canadien, Montréal, Fides, 1960.

Elles allèrent enseigner d'abord dans la petite chapelle de la rue Murray, dans la paroisse Notre-Dame. Puis ensuite dans un local, à l'angle des rues Guigues et Dalhousie. Le vendredi matin, 9 octobre 1915, une démonstration spontanée réunissait plus d'une centaine de parents en l'honneur des jeunes et courageuses institutrices. Ceci dura tout près de deux mois, donc jusqu'à Noël.

[Facultatif:

Le 4 janvier 1916, l'assaut de l'école Guigues était préparé. Voici ce que raconte à ce sujet, un témoin oculaire qui rapporte les faits au journal *Le Droit*:

«Les commissaires décidèrent de reprendre l'école Guigues, au mois de janvier. La nouvelle fut éventée. Une douzaine de constables de la ville étaient venus prêter main forte à l'avocat Young, dépêché à Ottawa par le gouvernement provincial. Les parents aux aguets, curieux, suivirent leurs enfants à l'école où attendaient déjà les maîtresses à la porte. Il y avait foule. Les hommes demandèrent à entrer, mais furent repoussés par la police. Les esprits s'échauffent, les quolibets pleuvent, l'assaut commence, les femmes approchent, bousculent les constables du dehors qui n'osent user trop de violence. En même temps d'autres montent par les fenêtres à l'arrière, soutenues par les hommes, emplissent les classes, pressent les constables à l'intérieur, et au bout d'une heure restèrent maîtresses de la place. Tous les défenseurs se retirent honteux. Et les mères de famille se chargèrent de garder l'école».]

Pendant tout ce temps, les demoiselles Desloges n'avaient reçu aucune rémunération. Plus tard, dans l'année, la commission scolaire fut réintégrée dans ses droits et put payer ses vaillantes institutrices. Après leur mariage, au début des années 1920, les sœurs Desloges doivent quitter l'enseignement car il est alors interdit pour une femme mariée d'enseigner. Diane Desloges va s'établir à Montréal tandis que Béatrice habite à Ottawa.

Dix années après les gestes posés par les sœurs Desloges, une jeune institutrice originaire de Lefavre (Ontario), celle que l'on a surnommée la «pucelle de Pembroke», s'oppose à son tour à une persécution en défiant sa commission scolaire locale en enseignant dans une l'école indépendante: l'école libre de Pembroke.

Muni d'un certificat d'enseignement bilingue [de l'École modèle de Vankleek Hill], Jeanne Lajoie enseigne à Warren, à Azilda, à Naughton et à Blezard Valley avant d'être embauchée en 1923, à la St. John School de Pembroke. C'est à la demande des parents francophones qu'elle accepte le poste pour dispenser des cours en français. Mais le climat créé par la promulgation du Règlement XVII, qui perdure jusqu'en 1927, interdisant l'utilisation du français pour l'enseignement dans les écoles ontariennes après la 2^e année, sauf pour les cours de français, exacerbe les tensions au point que, peu après son arrivée, la commission scolaire – composée majoritairement de commissaires irlandais catholiques – décide de la renvoyer sous le prétexte qu'une religieuse irlandaise à l'école pouvait enseigner la langue française.

Jeanne Lajoie prend l'initiative d'écrire à l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario (ACFÉO), aujourd'hui appelée Association canadienne-française de l'Ontario, pour

l'informer de la situation. Des parents de Pembroke font signer une pétition demandant à la commission scolaire locale de reprendre Jeanne Lajoie ou d'engager une personne véritablement capable d'enseigner le français. Face au refus des autorités de revenir sur leur décision, le Cercle Lorrain, une association sous le leadership de son président, Alfred Longpré, crée une école libre dans une maison privée de Pembroke. Moins de deux mois après le renvoi officiel de Jeanne Lajoie, 55 élèves francophones se présentent à sa première classe sous les yeux de nombreux journalistes et de représentants de l'ACFÉO. Elle y enseigne pendant trois ans, secondée par une deuxième institutrice.

Durant ses vacances d'été, Jeanne Lajoie s'emploie à recueillir des fonds pour ce qu'elle appelle son œuvre, c'est-à-dire l'école libre nommée Jeanne d'Arc. Elle devient rapidement une figure de proue et les journaux de langue française du Québec et de l'Ontario font connaître la lutte qu'elle et ses compatriotes de Pembroke livrent pour faire reconnaître leur droit à un enseignement en français. De santé fragile depuis sa naissance, elle quitte l'enseignement en 1926, et entre dans un sanatorium au Québec. Elle meurt à l'âge de 31 ans. Un livre, *L'Éveil de la race: un épisode de la résistance franco-ontarienne*, publié en 1930, ainsi qu'une pièce de théâtre, évoquent son souvenir.

Amérique. En février 1974, la Ligue universelle du Bien Public (Paris) lui offre sa grande médaille de vermeil.

En 1975, il est nommé président d'honneur de l'Institut canadien-français d'Ottawa. En juin 1976, il est reçu membre de l'Ordre du Canada et est fait membre de l'Ordre de la francophonie "La Pléiade" en 1980. Il est aussi récipiendaire de la médaille d'argent «Bene merenti de patria» de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1982.

Citations:

«Aujourd'hui on croit sans la moindre hésitation à l'existence d'une littérature canadienne-française; et encore; de 1939 à 1958, j'ai eu le courage – il en fallait alors – de publier neuf volumes intitulés *Les lettres canadiennes d'autrefois*.»
(Mots de Séraphin Marion en 1981).

Ses études *Hauts faits du Canada français* et *La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais* sont des ouvrages majeurs et le dernier considéré un chef-d'oeuvre.

Historien des droits des minorités, minutieux chercheur, polémiste de talent, s'affirmant par l'écriture, la publication d'études, par la parole comme professeur et conférencier, intervenant dans les débats de l'heure, bien outillé, sûr de lui – voilà Séraphin Marion.

Ce monsieur à moustache, veston et lorgnon, par son sens de la méthode et l'emploi du temps, par sa capacité de se tenir au courant des événements et surtout de produire à cadence surprenante et soutenue des oeuvres de qualité, s'est révélé homme d'action de mentalité caractéristiquement moderne.

Ses œuvres font valoir d'elles-mêmes la patience du chercheur, la persévérance du révélateur: *Les lettres canadiennes d'autrefois*, neuf tomes, «le premier monument de notre critique», disait Roger Lemoine.

(Tiré du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, pp. 943-944).

Voir le fonds Séraphin-Marion au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

Œuvres principales de S. Marion:

Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle, Paris, PUF, 1923.

Un pionnier canadien. Pierre Boucher, Québec, Louis-A. Proulx, 1927.

En feuilletant nos écrivains. Étude de littérature canadienne, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1931.

Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933.

Les lettres canadiennes d'autrefois, 1939-1958, 9 tomes, Ottawa, ÉUO/Éditions l'Éclair.

Origines littéraires du Canada français, Ottawa, Éditions l'Éclair/ÉUO, 1951.

Hauts faits du Canada français, relevés et commentés par des Anglophones, Ottawa, ÉUO, 1972.



Profil biographique

Florence Castonguay,
1897-1992

Née à Ottawa, Florence Castonguay a marqué l'histoire du théâtre franco-ontarien en tant que comédienne célèbre et metteuse en scène de la Corporation Le Caveau.

Bien qu'elle ait d'abord poursuivi une formation d'infirmière, c'est au Bureau de poste que Florence Castonguay travaillera pendant la majeure partie de sa vie, en qualité de sténo-dactylo. Tout en occupant cet emploi, elle se voue corps et âme au théâtre. Faisant ses premières armes à Hull au cours des années vingt, puis avec les Artistes chrétiens de la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, elle joue alors des rôles de jeune fille. Cependant, la création de la Corporation des diseurs de l'Association des artistes-confrères du Caveau au début des années trente constitue «la plus grande aventure de sa vie». Pendant de nombreuses années, elle est la présidente de cette alliance de mouvements artistiques et littéraires à Ottawa, fondée par les pères dominicains de la paroisse Saint-Jean-Baptiste.

Elle tient son premier rôle important en 1929 - celui d'une des quatre sœurs de Sainte-Thérèse de Lisieux et dans les années trente celui de Desdémone dans *Othello*, de Shakespeare.

En 1935, Laurette Larocque-Auger, connue plus tard sous le nom de Jean Després, professeur en art dramatique à l'École de musique et de déclamation de l'Université d'Ottawa, monte *L'innocente* de Henri-René Lenormand et confie à «sa meilleure élève» le rôle principal. Au Festival national d'art dramatique (connu également sous le nom de The Dominion Drama Festival) cette pièce remporte le trophée Bessborough décerné par le gouverneur général. Florence Castonguay reçoit le prix de la meilleure comédienne en français.

À compter de 1937, elle joue principalement avec le Caveau. La même année, au Festival national d'art dramatique, elle remporte deux prix pour la pièce *Françoise* de Sacha Guitry, celui de la meilleure comédienne et de la meilleure mise en scène en français. Elle reçoit les mêmes prix pour *Martine* de Jean-Jacques Bernard.

Même si le Festival national d'art dramatique suspend ses activités de 1939 à 1947 à cause de la Seconde Guerre mondiale, la comédienne n'arrête pas pour autant de monter des pièces et de se produire sur scène. À la réouverture du festival, Florence Castonguay se produit dans son dernier rôle, le plus grand de sa carrière théâtrale. À l'âge de 50 ans, elle joue avec brio une jeune fille de 18 ans dans *Maria Chapdeleine*. C'est un triomphe, couronné de trois prix: meilleure comédienne en français, meilleure mise en scène et meilleure pièce canadienne-française.

Par la suite, cette artiste se consacre exclusivement à la mise en scène. Se dissociant du Caveau en raison de divergences internes, elle fonde en 1948 La Comédie nouvelle. Trois ans plus tard, elle dissout La Comédie nouvelle et démissionne de son emploi au Bureau de poste pour enseigner la diction aux élèves des couvents d'Ottawa pendant deux décennies, mettant en

scène les meilleures élèves dans des pièces de fin d'année. À l'Université d'Ottawa, elle reprend le cours d'art dramatique de Jean Després et met en scène deux pièces pour la Société dramatique de l'Université d'Ottawa. Considérée comme une véritable coqueluche du théâtre, Florence Castonguay a été honorée à maintes reprises. Elle a inspiré bon nombre de comédiennes et de comédiens qui l'ont connue. Invitée à jouer à Londres et à Paris, elle a choisi de faire carrière en Ontario français, même en l'absence de troupes de théâtre professionnel.

Florence Castonguay est décédée à Ottawa à l'âge de 95 ans.

Citations:

Voir André Fortier, de l'Université d'Ottawa (théâtre), qui a rédigé et réalisé un court métrage sur la vie de F. Castonguay.

dans les écoles françaises et crée des cours de correspondance en français. Il a joué un rôle de premier plan dans l'établissement de l'école secondaire d'Eastview (aujourd'hui connue sous le nom d'école secondaire André-Laurendeau), une des premières écoles secondaires publiques de langue française de l'Ontario.

Une de ses recherches pédagogiques (la méthode Tan-Gau) a inspiré l'émission de télévision «Chez Hélène», qui se basait sur une méthode conçue par lui. Après 38 années de service au ministère de l'Éducation, dont 27 comme directeur des écoles françaises, Robert Gauthier a pris sa retraite en 1964 et a enseigné la littérature française à l'Université des Antilles jusqu'en 1966. En 1967, il était chef de l'inspection dans les écoles de langues de la Fonction publique du Canada.

Citations:

«Au cours d'une longue et brillante carrière en éducation, menée de 1926 à 1967, Robert Gauthier a constamment réfléchi à la question linguistique et au rôle particulier que l'école doit jouer dans l'épanouissement de la langue française.»
(Tiré de Robert Gauthier, *Questions de langue, question de fierté*, Vanier, Éditions L'Interligne, 1993).

Voir aussi Paul-François Sylvestre, *Le Concours de français: une page d'histoire franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 1987.



Profil biographique

Laure Rièse,
1911-1996

Suisse romande originaire de Neuchâtel, arrivée au Canada en 1928, Laure Rièse a passé plus de soixante ans au service de la francophonie de la Toronto. Elle est l'auteur de trois ouvrages, d'une centaine d'articles et de traductions. Elle a poursuivi ses études jusqu'au doctorat en littérature à l'Université de Toronto. Laure Rièse a toujours voulu aller au bout d'une pulsion intérieure qui l'a menée dans un monde de professionnels, détenus en grande partie par les hommes.

Pendant 25 ans la seule Canadienne au jury international de la Rose nouvelle de Bagatelle à Paris et première femme présidente de l'Alliance française de Toronto, elle a été la seule femme à prononcer une allocution au Service inter-confessionnel d'Action de grâce au Roy Thomson Hall. Docteur(e) en Lettres Sacrées du Collège Victoria de l'Université de Toronto, cette grande dame s'est dévouée pendant 45 ans à l'enseignement. Ses expériences professionnelles sont considérables: elle a enregistré des disques pour les écoles ainsi que de nombreuses émissions à la radio et à la télévision.

Pour ses étudiants anglophones, elle fait publier *L'Âme de la poésie canadienne-française* (1955) et, *Un peu de nouveau* (1962); ses amitiés nombreuses et ses connaissances intimes du milieu littéraire français (en France) l'amènent à faire paraître *Les Salons littéraires parisiens, du Second Empire à nos jours* (1962). Au cours de sa carrière, Laure Rièse a contribué à de nombreux organismes, tels l'Alliance française de Toronto, la Société canadienne de recherche littéraire, le Salon français, l'Académie de l'art de vivre de Paris et la Société culturelle Canada-Suisse.

Par ses cours et par sa plume, elle a aidé le Canada anglais à mieux connaître la culture française. Les dernières années de la vie de Laure Rièse seront pleines de surprises et les événements se suivent à un rythme effarant: elle participe à de nombreuses émissions de radio, et elle incarne même une vieille dame dans des annonces publicitaires. Enfin, présidente d'honneur du Salon du livre de Toronto au début des années 90, une école du Conseil des écoles françaises de la Communauté urbaine de Toronto (CEFCUT), l'École Laure-Rièse, de Scarborough, est nommée en son honneur en 1993, et, en 1994, un documentaire sur sa vie est produit par le bureau ontarien de l'Office national du film (ONF).

Faire le portrait de Laure Rièse, c'est suivre le parcours d'une femme remarquable à travers un demi-siècle de l'histoire de Toronto et de son époque. C'est aussi souligner l'influence qu'une femme a exercée sur un certain milieu: universitaire et intellectuel. Professeur de français pendant 45 ans au Collège Victoria de l'Université de Toronto, Laure Rièse s'est liée d'amitié au fil des ans avec les plus grands noms littéraires de notre époque en Europe et au Canada.

Retraitée, elle s'attache à «son» école où elle prononce des causeries et lit une quarantaine de contes qu'elle a rédigés pour les jeunes élèves: c'est une toute autre Laure Rièse qui se démasque et les élèves la surnomment alors affectueusement «tante Laure».

Dans les dernières années de sa vie, elle lègua sa collection unique de lettres, dessins et oeuvres littéraires autographiées au Collège Victoria.

Au cours de sa vie, Laure Rièse a reçu plusieurs honneurs: Officier des Palmes académiques, Chevalier de la Légion d'honneur, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem, Ordre de L'Ontario et Ordre du Canada.

Citation:

«Venant de Suisse, je connais les luttes que doivent mener les francophones en milieu minoritaire. Mais j'ai toujours cru à l'importance de promouvoir et développer la connaissance des langues. C'est une grande richesse de parler plus d'une langue. Je veux qu'on comprenne que la promotion du français ne se fait pas aux dépens de l'anglais.»

(Tiré d'un article du journal *Le Droit*, Ottawa, 1989).

Oeuvres principales de L. Rièse:

L'Âme de la poésie canadienne-française, Toronto, Macmillan, 1955.

Les Salons littéraires parisiens, du Second Empire à nos jours, Toulouse, Privat, 1962.



Profil biographique

Germain Lemieux,
1914-

Chercheur, professeur, folkloriste, ethnologue, voire sculpteur et conteur, le père Germain Lemieux aime à se définir comme un touche-à-tout. Mais s'il fallait convenir d'une appellation pour cerner le personnage, ce serait «gardien de la mémoire franco-ontarienne». Près de 50 années passées à sauver cette mémoire donnent au travail de ce pionnier la valeur de l'exemple: à travers la francophonie, son œuvre fait figure de référence. Infatigable défenseur de la culture terrienne, de souche paysanne lui-même, Germain Lemieux s'est appliqué depuis 1948 à enregistrer, chez les paysans, des milliers de textes folkloriques, contes, légendes et chansons, qu'il a entrepris de faire connaître aux lettrés et aux étudiants.

Les contes et les chansons recueillis sont publiés dans la magnifique série *Les Vieux m'ont conté*, qui regroupe trente-trois volumes publiés entre 1973 et 1993. La qualité de ses travaux a été reconnue par plusieurs universités qui lui ont remis des doctorats honorifiques. Les efforts du «père Lemieux», comme l'appelle ses amis, seront maintes fois reconnus et récompensés par des prix, des médailles et des diplômes honorifiques tant au Canada qu'à l'étranger (France).

Originaire de Cap-Chat, au Québec, marqué très tôt par sa Gaspésie natale, Germain Lemieux voulait se faire marin mais son avenir allait être tout autre. Il est élevé au sein d'une famille de 12 enfants, et est, dès son enfance, captivé par les histoires que raconte ses aînés. Après des études au Séminaire de Gaspé, il décide d'entrer chez les Jésuites en 1935 pour poursuivre une carrière dans l'enseignement. Ordonné prêtre en 1937, il est professeur au Collège du Sacré-Cœur de Sudbury, à l'Université Laurentienne, à l'Université Laval et à l'Université de Sudbury.

Incidemment, avec son arrivée en Ontario en 1941 commence sa longue carrière dans les études de folklore. C'est en enseignant la civilisation grecque au Collège du Sacré-Cœur de Sudbury, dans les années 1940, qu'il retrouve des similitudes entre la tradition orale canadienne-française et les mythes grecs. Germain Lemieux commence à enquêter en 1948 sous l'égide de la Société historique du Nouvel-Ontario. Alors, le premier but était d'enregistrer des contes et des chansons. Vient plus tard l'idée de publier les résultats. Ses enquêtes folkloriques l'emmènent en Gaspésie, dans la vallée de la Matapédia, au Nouveau-Brunswick, en Ontario et dans les environs de Saint-Boniface au Manitoba.

Pendant une trentaine d'années, il a sillonné les campagnes canadiennes pour colliger la tradition orale des ancêtres afin qu'elle ne soit pas perdue dans la nuit des temps. Germain Lemieux va de village en village, de maison en maison, pour enregistrer les documents oraux conservés dans la mémoire prodigieuse des aînés. En tout, il a recueilli plus de 1 000 versions de contes et de légendes, de même que 5 000 versions de chansons folkloriques.

Dans les années 1950, il obtient sa maîtrise en histoire, suivi d'un doctorat en études canadiennes. Il fonde l'Institut de folklore de l'Université de Sudbury en 1960, le département de folklore de la même université et, par la suite, le Centre franco-ontarien de folklore en 1972.

Docteur en études canadiennes, il publie, de 1973 à 1993, les 33 volumes de la collection *Les vieux m'ont conté* ainsi que plusieurs autres ouvrages, dont *La vie paysane*, et de nombreux articles sur le folklore. Son œuvre a donné lieu à un colloque tenu à l'Université de Sudbury en 1991 pour célébrer le cinquantième anniversaire de sa carrière franco-ontarienne. Organisé par le département de folklore de l'Université de Sudbury et le Centre franco-ontarien de folklore – le troisième en importance en Amérique du Nord – il voulu souligner les 50 années de recherches du père Lemieux en Ontario. Par ailleurs, l'année 1998 souligne le cinquantième de sa première entrevue et le début de ses enquêtes dans le nord de l'Ontario.

Citations du père Lemieux:

«On découvre dans les contes et légendes d'ici (Ontario) et dans les mythes grecs des choses identiques. Qu'on pense, par exemple, à Ti-Jean qui, comme Hercule dans le mythe d'Augias, doit nettoyer les écuries du roi.»

«Nos paysans, supposément analphabètes, étaient en réalité des savants. On ne peut pas mesurer la culture d'une personne par ses lectures, mais plutôt par sa créativité. Et pour ça, nos paysans sont pleins de ressources.»

«Mes enregistrements doivent servir aux générations à venir, pour qu'ils ne perdent pas ce lien précieux avec leur passé, s'ils veulent être vraiment Franco-Ontarien ou Québécois ou Canadiens. Les meilleurs liens qu'on a avec le passé, ce sont souvent les documents de tradition orale, des récits qui ont été conservés dans la mémoire, qui sont transmis d'une façon tout à fait naturelle, normale. Je suis content qu'on encourage ce lien avec les générations passées chez les jeunes.»

(Tirés de Jean-Pierre Pichette, «Germain Lemieux: la mémoire franco-ontarienne», dans *Continuité*, Québec, Commission des monuments et des sites, n° 63, 1995).

Voir aussi Jean-Pierre Pichette, *Répertoire ethnologique de l'Ontario français*, Ottawa, PUO, 1992, pp. 34-42.

Œuvres principales de G. Lemieux:

Folklore franco-ontarien, chansons, I et II, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1949 et 1950.

Contes populaires franco-ontariens, I et II, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1953 et 1958.

De Sumer au Canada français. Sur les ailes de la tradition, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1968.

Les Jongleurs du billochet. conteurs et contes franco-ontariens, Montréal/Paris, Bellarmin/Maisonneuve et Larose, 1972.

Les Vieux m'ont conté, Montréal/Paris, Bellarmin/Maisonneuve et Larose, 1973-1993, 33 volumes.

Chansonnier franco-ontarien, I et II, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario/Centre franco-ontarien de folklore, 1974 et 1975.

Contes de mon pays, Montréal, Éditions Héritage, 1976.

Le Four de glaise, Laval/Sudbury, Les Éditions FM/Prise de parole, 1981.

La Vie paysanne, 1860-1900, Laval/Sudbury, Les Éditions FM/Prise de parole, 1982.



Profil biographique

Claire Martin,
1914-

Auteure et traductrice, Claire Martin, née Claire Montreuil, a écrit un recueil de nouvelles, deux romans, un récit, des mémoires et une pièce de théâtre. Elle a également traduit plusieurs oeuvres canadiennes-anglaises.

Née à Québec en 1914, elle fait ses études au Couvent des Ursulines de Québec de 1920 à 1925, puis chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Beauport de 1925 à 1930. Secrétaire et speakerine au poste CKCV de Québec en 1941, elle passe à CBV (Radio-Canada, Québec) en 1944, puis à CBF (Radio-Canada, Montréal).

Elle épouse Roland Faucher en 1945 et s'installe à Ottawa la même année. Vers la fin des années 1950, elle se consacre à l'écriture et les écrits qu'elle publie en douze ans la consacrent comme l'un des écrivains marquants de sa génération. Plusieurs de ses ouvrages sont couronnés par la critique: *Avec ou sans amour* a reçu le prix du Cercle du livre de France en 1958, *Dans un gant de fer*, les prix de la Province de Québec et de France-Québec en 1965, et, *La Joue droite*, celui du Gouverneur général en 1967.

Présidente de la Société des écrivains canadiens en 1963-1965, elle est membre de la Société des gens de lettres, du P.E.N. International, membre à vie de la Société des écrivains et des écrivains québécois et de la Société québécoise des professeurs de français. Membre de la Société royale du Canada en 1967, elle reçoit la médaille de la reine Élisabeth II en 1977. Depuis 1984, elle est officier de l'Ordre du Canada.

De 1972 à 1982, elle vit en France où elle s'occupe de traduction; ainsi, elle fait connaître les livres des romanciers canadiens-anglais, notamment ceux de Margaret Laurence et de Robertson Davies. De retour au Canada en 1982, elle s'établit à Québec.

Citations:

«*Dans un gant de fer*, mémoires que Gilles Marcotte appelle «le plus riche» des livres de Claire Martin, est un événement littéraire par la qualité de l'ouvrage et sa valeur représentative. L'oeuvre provoque de la controverse qui force plus d'un critique à repenser son rôle. Tous s'entendent cependant pour reconnaître à l'écrivain des dons d'observation perspicace, la finesse de l'humour, de belles pages de poésie, l'élégance et la précision du style, et toujours la maîtrise parfaite de la langue».

(Tiré du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 953).

Œuvres principales de C. Martin:

Avec ou sans amour, Montréal, Cercle du livre de France, 1958.

Doux-amer, Paris, Robert Laffont, 1960.

Quand j'aurai payé ton visage, Montréal, Cercle du livre de France, 1962.

Dans un gant de fer, Montréal, Cercle du livre de France, 1965.

Les Morts, Montréal, Cercle du livre de France, 1970.



Profil biographique

Albert Regimbal,
1915-1980

Premier promoteur des Jeunesses musicales dans le nord de l'Ontario, il se dépense sans compter pour la promotion de la culture française. Fondateur et directeur général du Centre des jeunes de Sudbury (1950-1980), du camp d'été de l'île-aux-Chênes à Lavigne (1963-1980), Albert Regimbal est reconnu comme étant le pionnier et le fondateur des centres culturels en Ontario français. En 1985, l'Assemblée des centres culturels de l'Ontario institue en son honneur l'Ordre du mérite Albert-Regimbal pour récompenser ceux qui, comme lui, ont à cœur l'épanouissement culturel franco-ontarien dans leur région.

Issu d'une famille de treize enfants, Albert Regimbal est élevé à North Bay (Ontario) et à Sudbury. Prêtre jésuite et animateur culturel, Albert Regimbal fait ses études au Collège du Sacré-Coeur à Sudbury puis étudie à l'Université de Montréal et à la Faculté de théologie des Jésuites. Ordonné prêtre jésuite en 1948, il est d'abord curé à la paroisse Sainte-Anne de Sudbury. En outre, il est membre-fondateur et vice-président du Comité des droits de L'homme de Sudbury, membre-fondateur et vice-président de l'Association canadienne des centres de loisirs (1962).

Citations:

Voir Guy Gaudreau (dir.), *Du Centre des jeunes au Carrefour francophone*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1992, et le fonds Albert-Regimbal, Institut franco-ontarien, Université Laurentienne.



Profil biographique

J.-Conrad Lavigne,
1916-

En 1965, J.-Conrad Lavigne inscrit son nom dans l'histoire lorsqu'il réussit à mettre en opération la plus grande compagnie de télévision privée au monde.

Alors qu'il est encore enfant, sa famille s'installe à Cochrane (Ontario), où il fait ses études. Il exploite pendant quelque temps un petit commerce de boucherie, puis s'engage dans l'armée en 1942. Combattant en Europe, il revient au Canada en 1946 avec le grade de capitaine. Peu après, il s'établit à Kirkland Lake où il achète un hôtel.

Pendant quelques années il prépare secrètement un dossier pour obtenir un permis pour ouvrir un poste de radio bilingue dans le nord de l'Ontario. C'est en 1952, qu'il obtient à Timmins, où il a désormais élu domicile, le premier permis pour un poste de radio francophone à l'extérieur du Québec: CFCL-AM; et en 1956, un permis pour opérer un premier poste de télévision bilingue à Timmins: CFCL-TV. Le poste de télévision CFCL télévision voit le jour le 1^{er} juillet 1956.

Dans les années qui suivent, il met sur pied un réseau de télédiffusion, Mid-Canada, dont il est le propriétaire (1955-1980) et qui s'étend à tout le nord-est ontarien: Sudbury, CKNC-TV (1970); North Bay, CHND-TV (1970); Elliot Lake, CKXC-TV (1970). À ces postes s'ajoutent, en 1977, Pembroke, CHRO-TV-5 et Ottawa, CHRA-TV-5. Reconnu comme l'un des pionniers de la radiodiffusion au Canada, il reçoit en 1983 un doctorat *honoris causa* de l'Université Laurentienne de Sudbury afin de souligner son dévouement dans le développement des communications. Ancien président de l'Association canadienne des télédiffuseurs de langue française canadienne (ACRTF), il reçoit en 1983 l'Ordre du Canada.

À la fin des années 1970, Mid-Canada Communications (Canada) Corporation compte 10 postes de radio et de télévision: CFCL-AM, CFCL et CITO, à Timmins, CKNC et CICI, à Sudbury, CHNB et CKNY, à North Bay, CHRO-AM et CHRO, à Pembroke, et CHRO, à Ottawa.

Citations:

Voir J.-Conrad Lavigne, *Tours de force*, Vanier, Éditions L'Interligne, 1993.



Profil biographique

Jean Éthier-Blais,
1925-1995

Jean Éthier-Blais est un homme de culture; par ses nombreuses lectures, ses voyages, ses fréquentations intellectuelles, ses réflexions sur l'histoire et sur la condition humaine, il atteint un impressionnant niveau de connaissances. La fierté que le souverainiste québécois tirait de ses origines franco-ontariennes (naissance à Sturgeon Falls et études chez les jésuites du Collège du Sacré-Cœur de Sudbury) était bien connu.

Fin lettré, Jean Éthier-Blais a fait son cours classique au Collège du Sacré-Cœur de Sudbury et des études en lettres à l'Université de Montréal, à l'École normale supérieure de Paris et à l'Université de Munich. Optant pour la carrière diplomatique, il entre au service du ministère des Affaires extérieures (étrangères) pendant quelques années, où il a été en poste à Paris, Varsovie et Hanoï avant de devenir professeur de lettres aux universités Carleton et McGill. Le respecté et redouté critique littéraire signe une chronique dans *Le Devoir*, entre 1960 et 1989. Il a fait sa marque comme écrivain et critique littéraire. Au début des années 70, il a préparé un doctorat ès lettres à l'Université Laval.

Doué d'une intelligence exceptionnelle, il jouit d'une culture littéraire et historique, d'une érudition phénoménale et maîtrise plusieurs langues, dont l'allemand et l'italien. Montréalais, il partage son temps entre la métropole et l'Europe. Entre les années 1970 et 1997, il passe ses mois d'étés dans sa deuxième maison, en Tunisie.

À titre de critique littéraire, il a réuni une partie de ses articles dans *Signets* (3 vol., 1967, 1967 et 1973). Il a publié deux essais (*Dictionnaire de moi-même*, 1976); *Autour de Borduas*, 1979), un récit de voyage culturel (*Voyage d'hiver*, 1986), trois recueils de nouvelles (*le Manteau de Rubén Darío*, 1974; *le Désert blanc*, 1986; *le Christ de Brioude*, 1990), trois romans (*Mater Europa*, 1968; *les Pays étrangers*, 1982; *Entre toutes les femmes*, 1988) et des mémoires (*Fragments d'une enfance*, 1989 et *Le Seuil des vingt ans*, 1992).

Citations:

Il faut lire la poésie de Jean Éthier-Blais comme un long voyage de soi à soi, par les chemins du songe, au-dessus de la cohue humaine. *Asies* (1969) est une quête d'amour sous le ciel d'une mère «Orient» de rêve que la réalité évide peu à peu, et c'est le retour à la maison du père «Occident». Quand ce voyageur, devenu Narcisse dans *Petits Poèmes presque en prose* (1978), poursuit son exploration en se mirant dans les eaux de sa jeunesse et de son enfance familiale, c'est la mort qu'il aperçoit. Suit un mouvement intime de retour vers l'Unique de son enfance dans *le Prince Dieu* (1984). Retiré en lui-même, visionnant le monde qu'il a traversé loin de son Prince qui habita un jour parmi les humains et près de lui, le fils constate et confesse que, en s'exilant de songe en songe malgré les appels

incessants du Réel, il a causé l'éloignement de ce Prince; son récit de vie terminé, il attend, abandonné à ses regrets en l'absence de tout printemps à venir, que se referment sur lui les eaux des origines.

(Tiré du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, 1989).

Voir les extraits dans René Dionne, *Littératures outaouaises et franco-ontarienne*, et Martin Doré (dir.), *Jean Éthier-Blais: une vie en écriture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997.

Œuvres principales de J. Éthier-Blais:

Signets I, II et III, Montréal, Cercle du livre de France, 1967, 1967 et 1973.

Mater Europa, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1968.

Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973.

La Manteau de Rubén Dario. Nouvelles, Montréal, HMH, 1974.

Dictionnaire de moi-même, Montréal, Éditions La Presse, 1976.

Les Pays étrangers, Montréal, Leméac, 1982.

Le Désert blanc, Montréal, Leméac, 1986.

Entre toute les femmes, Montréal, Leméac, 1988.

Fragments d'une enfance, Montréal, Leméac, 1989.

Le Christ de Brioude, Montréal, Leméac, 1990.

Le Seuil des vingt ans, Montréal, Leméac, 1992.

Le Siècle de l'abbé Groulx (Signets IV), Montréal, Leméac, 1993.

Minuit Chrétiens, Montréal, Leméac, 1994.



Profil biographique

Jeannine Séguin,
1928-

Institutrice dévouée, animatrice innée, organisatrice chevronnée, Jeannine Séguin fut tour à tour présidente de l'Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens (AEFO), de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO) et de la Fédération des francophones hors Québec (FFHQ).

Née à Alexandria, Jeannine Séguin s'est distinguée par son dévouement à la cause des francophones au sein d'associations professionnelles et communautaires d'envergure locale, provinciale et nationale. Diplômée de l'École normale de l'Université d'Ottawa, elle enseigne à Bonfield, à Alexandria et à Lancaster. Elle obtient en 1959 un baccalauréat ès arts de l'Université d'Ottawa. À partir de 1960, on la retrouve dans les écoles secondaires Saint-Laurent et Général-Vanier de Cornwall. En 1969, elle devient titulaire d'une maîtrise en éducation et obtient six ans plus tard un brevet de surintendante. Elle a depuis terminé sa scolarité de doctorat.

De 1973 à 1980, Jeannine Séguin est directrice de l'école secondaire Saint-Laurent, une école bilingue qui devient, sous son égide et à la suite d'une lutte acharnée, l'école secondaire La Citadelle, une école de langue française. À partir de 1982, elle agit comme consultante en éducation de langue française.

Ses activités bénévoles sont innombrables. De secrétaire et présidente de diverses unités pédagogiques au sein de l'Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, elle en devient la présidente régionale puis la présidente provinciale en 1973-1974. Membre du Bureau des gouverneurs de la Fédération des enseignantes et des enseignants de l'Ontario, elle siège pendant sept ans au Conseil supérieur des écoles de langue française et préside l'Association du développement du curriculum de l'Ontario.

Élue à la présidence de l'Association canadienne-française de l'Ontario en 1978, elle est une partisane dévouée de la cause culturelle, éducative et politique des Franco-Ontariennes et des Franco-Ontariens. À titre de présidente de la Fédération des francophones hors Québec de 1980 à 1983, elle défend avec conviction les droits des communautés francophones.

Sur le plan régional, Jeannine Séguin s'associe à la fondation de la Caisse populaire d'Alexandria et de la paroisse Sainte-Marie de Green Valley. De 1982 à 1991, elle siège comme conseillère scolaire au Conseil des écoles séparées catholiques des comtés de Stormont, Dundas et Glengary. Présidente-fondatrice de la Clinique juridique populaire, elle est également l'âme dirigeante de Proaction, un regroupement visant à élargir, rassembler et promouvoir des institutions à l'intention des francophones de ces trois comtés.

En 1962, elle reçut de Sa Sainteté Jean XXIII la décoration «*bene merenti*» en reconnaissance de sa participation aux organismes éducatifs et religieux de son diocèse. Son engagement, son expertise et sa compétence ont maintes fois servi les Franco-Ontariens, notamment lors des crises scolaires de Cornwall et de Penetanguishene.

En 1989, elle se joint à deux autres personnes de sa région – de Crysler et de Maxville, pour entamer une poursuite judiciaire contre le gouvernement de l'Ontario, afin d'obtenir la gestion des écoles et un financement équitable en matière d'éducation pour les francophones. La cause Séguin-Bourgeois-Landry est toujours en instance devant les tribunaux.

Citations:

«(...) Devant les menaces de divisions qui pèsent aujourd'hui sur la société et même sur les organismes volontaires – on pourrait ajouter sur les provinces – la communauté franco-ontarienne se doit pour réussir, d'apporter un témoignage de collaboration et d'unité. L'idée n'est pas nouvelle, elle date du créateur et elle a été sagement exprimée par Saint-Exupéry quand il invite les hommes à considérer les choses qui les unissent plutôt que celles qui les divisent.»

(J. Séguin, témoignage de fin de mandat au congrès de l'ACFO, 26 septembre 1980, tiré de Paul-François Sylvestre, *Le Discours franco-ontarien*, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1985).

«(...) Malgré nos divergences quant aux moyens d'action, nous devons tous nous rappeler que nous devons agir en fonction du bien commun de la population franco-ontarienne. Nous devons profiter de nos assemblées pour refaire notre unité et raffermir notre conviction. Travaillons ensemble et nous aurons droit au respect de nos interlocuteurs et à la reconnaissance de nos compatriotes.»

(*Ibid.*).



Profil biographique

Jean Marc Dalpé,
1957-

Jean Marc Dalpé, dramaturge, poète et comédien, aura été un personnage marquant du théâtre franco-ontarien de Penetang à Sudbury en passant par Rockland et Hawkesbury, puis Toronto, pour aboutir à Montréal. Tour à tour décrit comme le Michel Tremblay ou le John Steinbeck franco-ontarien, Jean Marc Dalpé a remporté le Prix du gouverneur général en théâtre pour sa pièce *Le Chien* en 1989. La pièce a connu un grand succès partout où elle a été présentée par le Théâtre du Nouvel-Ontario, pièce vue dans plusieurs villes canadiennes et en France, notamment en français à Montréal comme en anglais à Toronto.

Prix du gouverneur général en 1989, né à Ottawa d'un père francophone et d'une mère anglophone, le dramaturge a fait ses études secondaires au Collège Saint-Alexandre (Limbour, QC) et à l'école secondaire De-La-Salle (Ottawa); il a fait ses études d'art dramatique à l'Université d'Ottawa, au Conservatoire de Québec et à Paris. Ses premières expériences l'amènent à travailler avec l'Atelier d'Ottawa, la Comédie des deux rives, le Centre national des Arts et Théâtre-Action.

Jean Marc Dalpé s'est fait entendre sur les grandes scènes de l'Ontario français, que ce soit à la Nuit sur l'étang, au Festival franco-ontarien, à *tfo*, aux Contacts ontariens ou à l'antenne de la Société Radio-Canada. Comme un des membres fondateurs de la troupe de la Vieille 17, Jean Marc Dalpé est intimement associé à la démarche du théâtre engagé et railleur de la Vieille 17 et du Théâtre du Nouvel-Ontario.

Merveilleux poète oral, il a chanté, récité, déclamé et même joué ses poèmes avec séduction devant maints publics et en de multiples occasions. Des chansons jouent un rôle important à l'intérieur de ses deux premières pièces, en plus de les ouvrir et de les fermer. *Les Murs de nos villages* (1980), recueil de poèmes qui s'inspirent de la vie simple des ruraux, ont été portés à la scène. Les textes de *Gens d'ici* (1981) sont nés pour accompagner «une série de vignettes audiovisuelles produites par TVOntario et commanditées par l'A.C.F.O.»; ils disent, racontent ou chantent, avec force rhétorique, la grandeur et les misères du Franco-Ontarien d'hier et d'aujourd'hui. *Et d'ailleurs* (1984) est le fruit d'un itinéraire personnel qui a conduit le poète d'Ottawa à Sudbury, puis de New York à Paris, d'où il est revenu avec le goût irrésistible des entrailles d'«icitte».

Auteur de neuf œuvres, dont trois recueils de poésie, *Les murs de nos villages*, *Gens d'ici*, et *Et d'ailleurs*, il signe des pièces qui connaissent le succès: *Hawkesbury Blues* et *Nickel* avec Brigitte Haentjens, *Les Rogers* avec Robert Marinier et Robert Bellefeuille, *Le Chien*, *Eddy* (trad. angl.: In the Ring), *Lucky Lady*. Ces deux dernières ont été jouées au Stratford Festival.

Ses textes et son théâtre ont été présentés ici, comme au Québec et en France, ont été primés dans les milieux professionnels, scolaires et communautaires. Puis, par son écriture dramatique, Jean Marc Dalpé devient vite un pilier du théâtre franco-ontarien. Homme de la scène, il est aussi poète; le style de sa poésie se prête bien d'ailleurs au récital et au spectacle (comme en témoigne *Cries et Blues*, par exemple, son concert rock axé sur les textes de plusieurs poètes franco-ontariens tels que Patrice Desbiens et Robert Dickson, qui a soulevé l'enthousiasme de la critique.). Sa pièce *Le Chien*, une coproduction du Théâtre du Nouvel-Ontario et du Théâtre français du Centre national des Arts, créée à Sudbury le 24 février 1988 à la Caverne de Science Nord est son grand succès et sera présentée dans plusieurs villes canadiennes, de même qu'en France. Traduite, elle a même tenu l'affiche en anglais au théâtre Factory de Toronto et suscitera l'intérêt des Torontois. du 11 novembre au 4 décembre 1988. *Le Chien* obtiendra le Prix du gouverneur général.

Il obtient le prix du Nouvel-Ontario en 1992 puis, en 1997, il reçoit le prix *Le Droit* pour sa pièce *Eddy* et fut décoré la même année des insignes de l'Ordre des francophones d'Amérique.

Même si Jean Marc Dalpé est établi à Montréal depuis le début des années 1990, et qu'il s'est tenu loin des planches depuis huit années, il ne s'est jamais trop éloigné du théâtre; il a participé à des spectacles de poésie et musique, à des lectures publiques et aux *Contes urbains* du théâtre La Catapulte d'Ottawa. De plus, Dalpé assume la présidence d'honneur du Gala artistique De La Salle, à Ottawa, en mai 1998. En juin 1998, on a pu voir comme comédien dans la pièce *Les Pieds dans les plats*, à la ferme Lipial, de Ripon (Québec).

Œuvres principales de J.M.Dalpé:

Les Murs de nos villages, Sudbury, Prise de parole, 1980.
Gens d'ici, Sudbury, Prise de parole, 1981.
Hawkesbury Blues, Sudbury, Prise de parole, 1982.
Et d'ailleurs (avec Brigitte Haentjens), Sudbury, Prise de parole, 1984.
Nickel, Sudbury, Prise de parole, 1984.
Les Rogers (en collaboration), Sudbury, Prise de parole, 1985.
Le Chien, Sudbury, Prise de parole, 1987.
Eddy, Montréal/Sudbury, Boréal/Prise de parole, 1994.
Lucky lady, Montréal, Boréal, 1995.

Citations ou extraits de ses œuvres:

S'adressant aux participants des États généraux du théâtre franco-ontarien, tenue à l'Université d'Ottawa en mai 1991, Dalpé a affirmé: «Le voyage à faire effraie mais la réparation est à ce prix».

Voir René Dionne, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne: des origines à nos jours*, Sudbury, Prise de parole, 1991, pp. 154-159; Yolande Grisé, *Anthologie des textes littéraires franco-ontariens: Pour se faire un nom*, volume 4, Montréal, Fides, 1982.

Orientation bibliographique et repères archivistiques

Joseph Le Caron:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 213.

Dionne, René, *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours, tome 1: les origines françaises (1610-1760), les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Prise de parole, Collection Histoire de la littérature franco-ontarienne, 1997, pp. 33-38.

Gingras, Frédéric, «Joseph Le Caron», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, pp. 448-449.

Jouve, Odoric-Marie, *Les Franciscains et le Canada. Établissement de la foi, 1615-1629*, vol. 1, Québec, Couvent des Soeurs Stigmates, 1915, chap. VII, pp. 69-86; pp. 353-362.

Marchildon, Daniel, *La Huronie*, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Collection PRO-F-ONT, 1984.

Sylvestre, Paul-François, *Les communautés religieuses en Ontario français. Sur les traces de Joseph Le Caron*, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1984, pp. 12-13.

Étienne Brûlé:

Beaudet, Jean-François, *Étienne Brûlé*, Série Célébrités canadiennes, Montréal, Lidec, 1993.

Bourrie, Mark, «Controversial explorer once reviled as heathen wins memorial marker», in *The Globe and Mail*, September 5, 1988, p. A11.

Champlain, Samuel de, *Oeuvres de Champlain*, Montréal, Éditions Élysée, 1981.

Cranston, J. Herbert, *Etienne Brûlé: Immortal Scoundrel*, Toronto, The Ryerson Press, 1949.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 64.

Jurgens, Olga, «Étienne Brûlé», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, pp. 134-137.

Michaud, Michel, *Le roman d'Étienne Brûlé*, Montréal, Libre Expression, 1998.

Robinson, Percy J., *Toronto during the French Régime: a history of the Toronto Region from Brûlé to Simcoe, 1615 -1793*, Toronto, University of Toronto Press, 1965.

Sulte, Benjamin, «Étienne Brûlé», dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, Section 1, 1907. [Ottawa], Société royale du Canada, 1907, pp. 97-126.

René-Robert Cavelier de La Salle:

Cazaux, Yves, *Le rêve américain: de Champlain à Cavelier de La Salle*, Paris, Albin Michel, 1988.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 207.

Dupré, Céline, «René-Robert Cavelier de La Salle», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol., I, pp. 178-190.

Leprohon, Pierre, *Cavelier de La Salle, fondateur de la Louisiane*, Paris, André Bonne, Collection Grand documentaire illustré, 1984.

Leprohon, Pierre, *Le destin tragique de Cavelier de La Salle*, Paris, Nouvelles Éditions Debresse, 1969.

Muhlstein, Anka, *Cavelier de La Salle, ou, L'homme qui offrit l'Amérique à Louis XIV*, Paris, 1993. (Traduit en anglais par Willard Wood, *La Salle: explorer of the North American frontier*, New York, Arcade Publishing, 1994).

Osler, E[dmund] B[oyn], *La Salle*, Don Mills, Longmans Canada, 1967.

Viau, Roger, *Cavelier de La Salle*, Tours, Mame, Série Figures canadiennes, 1, 1960.

Jean Cadieux:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 68.

Green, Mary M., *Cadieux*, Toronto, Holt, Rinehart and Winston, 1971.

Grisé, Yolande, *Des mots pour se connaître*. Anthologie de textes littéraires franco-ontariens, Montréal, Éditions Fides, 1982. [Sur Cadieux, pp. 65-67].

Ouimet, Raymond, «La légende de Cadieux», dans *LeDroit*, Ottawa-Hull, 6 avril 1998, p. 6.

Parisien-Bertrand, Gabrielle, «La légende de Cadieux», dans *Le Chaînon*, Ottawa, Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie, vol. 10, n° 2, automne 1992, pp. 8-9.

Pichette, Jean-Pierre, *Le répertoire ethnologique de l'Ontario français: Guide bibliographique et inventaire archivistique du folklore franco-ontarien*, Préface de René Dionne, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Collection Histoire littéraire du Québec et du Canada français, 1992.

Robert Potvin, «Cadieux: l'épopée d'un coureur de bois», dans *Asticou*, Hull, Société historique de l'Ouest du Québec, n° 13, automne 1974, pp. 10-14.

Scott, Marc, *Contes et récits de l'Outaouais*, Buckingham/Plantagenet, Les Éditions du Chardon Bleu, 1996, pp. 65-72.

Taché, Joseph-Charles, *Forestiers et voyageurs*, Préface de Luc Lacourcière, Montréal, Éditions Fides, Collection du Nénuphar, 1975. [Sur Cadieux, pp. 134-142].

Antoine Laumet, dit de Lamothe Cadillac

Burton, C.M., *Cadillac's village*, Detroit, 1896; *A sketch of the life of Antoine de la Mothe Cadillac, the founder of Detroit*, Detroit, 1895.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 68.

Hivert-Carthew, Annick, *Antoine de Lamothe Cadillac, le fondateur de Détroit*, Collection Les grandes figures, Montréal, xyz éditeur, 1996.

Zoltvany, Yves F., «Antoine Laumet, sieur de Lamothe Cadillac», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. II, pp. 366-372.

Pierre Potier:

Almazan, Vincent, *Français et Canadiens dans la région du Détroit aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Collection Documents historiques n° 69, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1979.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 290.

Halford, Peter W., *Le français des Canadiens à la veille de la conquête. Témoignage du père Pierre-Philippe Potier*, s.j., Préface de André Lapierre, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Collection Amérique française, 1994.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyzcynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, pp. 1110-1111.

Toupin, Robert, *Les écrits de Pierre Potier*, Collection Amérique française, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996.

Toupin, Robert, «Pierre-Philippe Potier», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 4, 1980, pp. 692-693.

Elizabeth Bertrand:

Armour, David Arthur, «David Mitchell», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. VI, pp. 561-564.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 50-51.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Jacques Baby:

Clarke, John, «James (Jacques) Baby», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. VI, pp. 23-25.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 36.

Armand-François-Marie de Charbonnel:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 81.

Nicolson, Murray W., John S. Moir, «Armand-François-Marie de Charbonnel», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XII, pp. 198-202.

Sylvestre, Paul-François, *Les évêques franco-ontariens (1833-1986)*, Hull, Éditions Asticou, 1986, pp. 68-69.

Jos Montferrand:

Côté, Jean, *Jos. Montferrand, le magnifique*, Montréal, Éditions Québecor, réédition (de l'édition de 1980), 1994.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 250-251.

Goyer, Gérard et Jean Hamelin, «Jos Montferrand», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. IX, pp. 620-623.

Massicotte, Edmond-Zotique, *Athlètes canadiens-français*. Recueil des exploits de force, d'endurance, d'agilité, des athlètes et des sportsmen de notre race depuis le XVIII^e siècle. Biographies. Portraits. Anecdotes. Records. Montréal, Librairie Beauchemin, 1909. [Sur Montferrand, voir pp. 77-90].

Montpetit, André-Napoléon, *Nos hommes forts [...]*, Québec, 1884.

Pichette, Jean-Pierre, *Répertoire ethnologique de l'Ontario français: Guide bibliographique et inventaire archivistique du folklore franco-ontarien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Collection Histoire littéraire du Québec et du Canada français, 1992, pages multiples.

Sulte, Benjamin, *Histoire de Jos. Montferrand l'athlète canadien*, Nouvelle édition ornée de nombreuses gravures [Montréal, C.O. Beauchemin, 1899]; édition antérieure: 1884. Collection Héritage du Québec, Montréal, Les Éditions de Montréal, Collection «Héritage du Québec», 1975.

M^{re} J.-E.-Bruno Guigues:

Carrière, Gaston, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, tome II, pp. 123-124.

Carrière, Gaston, «Joseph-Bruno Guigues», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. X, pp. 352-354.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 175.

Dionne, René, *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours, tome I: les origines françaises (1610-1760), les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Prise de parole, Collection Histoire de la littérature franco-ontarienne, 1997, pp. 543- 553.

Gladu, Louis de Gonzague, *Monseigneur J.E.B. Guigues, 1er évêque d'Ottawa: sa vie et ses oeuvres*, 1874.

Guindon, Roger, *Coexistence difficile: La dualité linguistique à l'Université d'Ottawa, volume 1: 1848-1898*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, pp. 11-17, 31-34, 50-54, 177-179.

Lamoureux, Georgette, *Ottawa 1855-1876 et sa population canadienne-française, tome II*, Ottawa, chez l'auteur, 1980, pp. 188-192.

Sylvestre, Paul-François, *Les évêques franco-ontariens (1833-1986)*, Hull, Éditions Asticou, 1986, pp. 94-95.

Élisabeth Bruyère:

Bordeleau, Huguette et al., *Élisabeth Bruyère. Femme à l'écoute, femme à l'oeuvre, fondatrice des Soeurs de la Charité d'Ottawa (Soeurs Grises de la Croix)*, Collection «Les Grands moments de l'Église canadienne», [Italie], Éditions Sadifa-Media, 1987.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 65-66.

Dionne, René, *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours, tome 1: les origines françaises (1610-1760), les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Prise de parole, Collection Histoire de la littérature franco-ontarienne, 1997, pp. 554-573.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Lamirande, Émilien, *Élisabeth Bruyère 1818-1876, fondatrice des Soeurs de la Charité d'Ottawa, Soeurs Grises*, Saint-Laurent (Montréal), les Éditions Bellarmin, 1992.

Lettres d'Élisabeth Bruyère, présentées Jeanne d'Arc Lortie, vol. 1: 1839-1849, Montréal, Éditions Paulines, 1989.

Lettres d'Élisabeth Bruyère, présentées par Jeanne d'Arc Lortie, vol. 2: 1850-1856, Montréal, Éditions Paulines, 1992.

Soeur Paul-Émile (Louise Guay), «Bruyère (Bruguier), Élisabeth», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 10, pp. 116-117.

Soeur Paul-Émile (Louise Guay), «Élisabeth Bruyère», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. X, pp. 116-117.

Soeur Paul-Émile, *Mère Élisabeth Bruyère et son oeuvre: les Soeurs Grises de la Croix*, tome I, 184 *Mouvement général, 1945-1876*, préface de Son Éminence le Cardinal Rodrigue Villeneuve, Ottawa, Maison-Mère, 1945.

Napoléon-Antoine Belcourt:

Choquette, Robert, *La foi gardienne de la langue en Ontario, 1900-1950*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1987, pp. 213-219.

Le Discours franco-ontarien: textes choisis et réunis par Paul-François Sylvestre à l'occasion du 75e anniversaire de l'ACFO, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 1985, pp. 23-30.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 45.

Fonds Napoléon-Antoine-Belcourt, P133, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa. (Guide des archives du CRCCF, p. 21).

Journal *Le Droit*, Ottawa, 8 août 1932, pp. 1-3, 5; 9 août 1932, pp. 1, 3, 4, 8; 10 août 1932, pp. 1-3.

Sylvestre, Paul-François, *Nos parlementaires*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 1986, p. 81.

Almanda Walker-Marchand:

Brunet, Lucie, *Almanda Walker-Marchand (1868-1949): une féministe franco-ontarienne de la première heure*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 1992.

Desjardins, Micheline, *Les femmes de la diaspora canadienne-française. Brève histoire de la FNFCF de 1914 à 1991*, Ottawa, FNFCF, 1991.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 382.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Charles Charlebois:

Archives oblates (Deschâtelets), Ottawa (Ontario). Fonds Charles-Charlebois.

Carrière, Gaston, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, tome 1, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, pp. 184-185.

Choquette, Robert, *La foi gardienne de la langue en Ontario, 1900-1950*, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1987, pp. 210-213.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 81-82.

Journal *Le Droit*, Ottawa, 5 octobre 1945, 28 mai 1955, 5 octobre 1970; journal *Le Devoir*, Montréal, 6 octobre 1945.

Les «Flying Frenchmen» — Jean-Baptiste Laviolette, Didier Pitre, Édouard Lalonde:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 199, 208-209.

Ferguson, Bob, *Who's Who in Canadian Sport*, Scarborough, Prentice-Hall, 1977; Toronto, Summerhill Press, 1985, pp. 142, 144, 198-199.

Jean, Sylvie, *Nos athlètes*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 1990, pp. 92, 96-97, 106-107.

Mouton, Claude, *Les Canadiens de Montréal. Une dynastie du hockey*, Scarborough, Van Nostrand Reinhold, 1981.

Joseph-Marie Couture:

Lorenzo Cadieux, *De l'aviron à l'avion: Joseph-Marie Couture*, Montréal, Bellarmin, 1961. (Aussi paru sous le titre *De l'aviron à l'avion, Joseph-Marie Couture, biographie populaire*, Gatineau, Imprimerie Brisson, 1959.

Marie-Rose Turcot:

Bellerive, Georges, «Marie-Rose Turcot» dans *Brèves Apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Garneau, 1920, pp. 128-129.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 369-370.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Gay, Paul, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français*. Premier panorama. Ottawa, Les Éditions du Vermillon, Collection «Paedagogus» n° 1, 1986, pp. 111-112.

Gay, Paul, «Marie-Rose Turcot. Une grande dame marquée par les fées de sa jeunesse», dans *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne I*. Introduction et choix de textes par René Dionne, Ottawa, Université d'Ottawa, «Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française» n° 11, février 1978, pp. 48-50.

Hamel, Réginald, John Hare, Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, pp. 1314-1315.

Pichette, Jean-Pierre, *Répertoire ethnologique de l'Ontario français: Guide bibliographique et inventaire archivistique du folklore franco-ontarien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Collection Histoire littéraire du Québec et du Canada français, 1992, pages multiples.

Gustave Lacasse:

Choquette, Robert, *La foi gardienne de la langue en Ontario: 1900-1950*, Montréal, Bellarmin, 1987, pp. 222-223.

Fonds Gustave-Lacasse, P37, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, pp. 141-143).

Lacasse, Maurice, *Le lion de la Péninsule*, Hull, chez l'auteur, 1975.

Lacasse, Maurice, *Mistenflûte: souvenirs*, Hull, chez l'auteur, 1979.

Diane et Béatrice Desloges:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 117.

Fonds Béatrice-Desloges, P266, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, p. 70).

Journal *Le Droit*, Ottawa, 16 août 1945, p. 12.

Journal *Le Droit*, Ottawa, 24 septembre 1957, p. 3.

Livre d'or de l'école Guigues, Ottawa, Section Notre-Dame de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, [1916].

Jeanne Lajoie:

Bizier, Hélène-Andrée, «Jeanne Lajoie, la pucelle de Pembroke», dans *L'actualité*, Montréal, 1^{er} août 1990, pp. 59-60.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 198.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Longpré, Alfred, *L'Éveil de la race: un épisode de la résistance franco-ontarienne*, Pembroke, 1923-27, Préface de Victor Barrette, Ottawa, Éditions du Droit, 1930.

Bambo-Konghonzaud, Joël, «Jeanne Lajoie: l'expression d'une fierté», dans *L'Original déchaîné*, Sudbury, 30 mars 1994, p. 5.

Joseph Beaulieu:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 42.

Encyclopédie de la musique au Canada, Helmut Kallmann, Gilles Potvin et Kenneth Winters, Montréal, Fides, 1983, p. 66.

Fonds Joseph-Beaulieu, P40, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, p. 16).

Séraphin Marion:

Carrière, Fernan et al., *Sur les pas de Séraphin Marion*, Montréal, Service des transcriptions et dérivés de la radio, Société Radio-Canada, 1980.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 235-236.

Fonds Séraphin-Marion, P106, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, p. 167).

Gay, Paul, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français*. Premier panorama, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, Collection «Paedagogus» n° 1, 1986, pp. 150-152.

Gay, Paul, *Séraphin Marion: la vie et l'oeuvre*, Collection Visages, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1991.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, pp. 943-944.

Lavoie, Eugène, *Le Séraphin Marion* de Paul Gay, dans *Le Droit*, Ottawa-Hull, 7 octobre 1991, p. 15.

Ressources franco-ontariennes 1978, [Lévesque, Gérard], Ottawa, Francophonie ontarienne, 1978, pp. 106-107.

«Séraphin Marion 1896-1983» dans *Bulletin des anciens*, Université d'Ottawa, janvier 1984, vol. 34-1, p. 31.

Journal *Le Droit*, Ottawa, 30 novembre 1983, p. 2; 1^{er} décembre 1983, p. 2.

Florence Castonguay:

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Journal *Le Droit*, Ottawa, 11 décembre 1992, p. 34.

Robert Gauthier:

Barrette, Jean-Marc et Josée Therrien. *Hommage aux Premiers Prix. Textes d'hommages, palmarès complet des Premiers Prix, textes composés par les lauréats et les lauréates du Concours provincial de français de l'Ontario, photographies, documents d'archives*, Ottawa, Association des anciens de l'Université d'Ottawa, 1992.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 163-164.

Fonds Robert-Gauthier, P255, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, pp. 108-109).

Gauthier, Robert, *Questions de langue, question de fierté*, Vanier, Éditions L'Interligne, 1993.

Morin, Daniel, «38 années au service des écoles françaises», dans *Le Droit*, Ottawa, 14 mai 1984; «Enseignement en français: tout change en 1927» et «Des progrès par étapes», dans *Le Droit*, Ottawa, 14 mai 1984.

«Retrouvailles des anciens lauréats du concours de français», dans *Le Droit*, Ottawa, 17 janvier 1985, p. 40.

Sylvestre, Paul-François, *Le Concours de français: une page d'histoire franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 1987, pp. 25-29; pp. 55-63.

Laure Rièse:

L'Express de Toronto, 26 octobre-1^{er} novembre 1994.

Desjarlais-Heynneman, Mireille, «La production littéraire de Laure Rièse», dans *L'Express de Toronto*, 7-13 janvier 1992.

Rheault, Martine, «Laure Rièse: le Toronto français raconté à la première personne», dans *Le Métropolitain*, Toronto, 23-29 novembre 1994, p. 12.

Thériault, Charles, «Laure Rièse: une vie consacrée au français», dans *Le Droit*, Ottawa, 19 avril 1989, p. 22.

The Toronto Star, March 30, 1996, p. A12.

Germain Lemieux:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 218.

Gay, Paul, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français. Premier panorama*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, Collection «Paedagogus» n° 1, 1986, pp. 52-53; pp. 114-115.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, pp. 867-868.

Pichette, Jean-Pierre, «Germain Lemieux: La mémoire franco-ontarienne», dans *Continuité*, Québec, Conseil des monuments et des sites du Québec, numéro 63, 1995, pp. 40-43.

Pichette, Jean-Pierre (dir.), *L'Oeuvre de Germain Lemieux, s.j., Bilan de l'ethnologie en Ontario français*, Collection Ancrages, Sudbury, Prise de parole/Centre franco-ontarien de folklore, 1993.

Pichette, Jean-Pierre, *Répertoire ethnologique de l'Ontario français: Guide bibliographique et inventaire archivistique du folklore franco-ontarien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, pp. 61-66.

Sylvestre, Paul-François, *Le répertoire des écrivains franco-ontariens*, Sudbury, Prise de parole, 1987, pp. 57-58.

Claire Martin:

Fonds Claire-Martin, P16, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, p. 168).

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, pp. 952-953.

Albert Regimbal:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, pp. 304-305.

J.-Conrad Lavigne:

Collection J.-Conrad-Lavigne, P282, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (Guide des archives du CRCCF, pp. 150-151).

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 208.

Lavigne, J.-Conrad, *Tours de force*, Vanier, Les Éditions L'Interligne, 1993.

Jean Éthier-Blais:

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 138.

Dionne, René, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne, des origines à nos jours*, Sudbury, Prise de parole, 1991, pp. 92-95.

Doré, Martin (dir.), *Jean Éthier-Blais: Une vie en écriture*, Montréal, Les Éditions Hurtubise HMH, 1997.

Éthier-Blais, Jean, *Le choix de Jean Éthier-Blais dans son oeuvre*, Montréal, Guérin littérature, 1989.

Éthier-Blais, Jean, *Dictionnaire de moi-même*, Montréal, La Presse éditeur, 1976.

(Réédition: Montréal, Leméac, Poche Québec, 1987).

Éthier-Blais, Jean, *Fragments d'une enfance*, Montréal, Leméac, 1989.

Éthier-Blais, Jean, *Le Seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1992.

Gay, Paul, dans René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, II*, Ottawa, CRCCF/ÉUO, 1978, pp. 188-194.

Gay, Paul, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français. Premier panorama*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, Collection «Paedagogus» n° 1, 1986, pp. 41-42; pp. 153-154.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, pp. 487-489.

«Jean Éthier-Blais déjoué par la mort», dans *Le Devoir*, Montréal, 13 décembre 1995, p. 1.

«L'écrivain Jean Éthier-Blais meurt à 70 ans», dans *Le Droit*, Ottawa-Hull, 14 décembre 1995, p. 27.

Rochon, Claude, «Jean Éthier-Blais: Jalons pour une biographie», dans *Zone*, [Outaouais], février 1998, p. 19.

Jeannine Séguin:

Comtois, Martin, «Financement des écoles francophones: Poursuite maintenue contre le ministère de l'Éducation», dans *Le Droit*, Ottawa-Hull, 8 avril 1998.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 340.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Fonds Jeannine-Séguin, P289, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa. (Guide des archives du CRCCF, pp. 200-201).

Le Discours franco-ontarien: textes choisis et réunis par Paul-François Sylvestre à l'occasion du 75e anniversaire de l'ACFO, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 1985, pp. 103-107.

«Merci à Jeannine Séguin», (signé Yves Breton), dans *Le Droit*, Ottawa, 12 décembre 1988, p. 11.

Jean Marc Dalpé:

Beaulne, Brigitte et al., *Le répertoire du théâtre franco-ontarien*, Ottawa, Théâtre Action, 1988.

Bousquet, «Robert, Les états généraux du théâtre franco-ontarien débutent: En quête d'une nouvelle vision du théâtre», dans *LeDroit*, Ottawa-Hull, 18 mai 1991, p. 41.

Dalpé, Jean-Marc [sic], «Le théâtre, carrefour privilégié à l'heure de la prise de parole», dans *LeDroit*, Ottawa-Hull, 27 mars 1990, p. 23.

Demers, Edgard, «Jean-Marc Dalpé [sic] au 15^e Gala du Centre d'excellence De La Salle [sic]», dans *LeDroit*, Ottawa-Hull, 10 avril 1998, p. 8.

Dictionnaire de l'Amérique française, Charles Dufresne et al., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 110.

Dionne, René, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 1991, pp. 154-159.

Gay, Paul, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français*. Premier panorama, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, Collection «Paedagogus» n° 1, 1986, pp. 48-50.

«Jean-Marc Dalpé [sic] honoré par le Québec», dans *LeDroit*, Ottawa-Hull, 15 mars 1997, p. 2.

O'Neill-Karch, Mariel, *Théâtre franco-ontarien: espaces ludiques*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 1992, pp. 85-102; pp. 103-120; pp. 139-157.

«Jean-Marc Dalpé [sic]: Un brin de sa vie est porté à l'écran», dans *Le Carillon*, Hawkesbury, [s.d.?].

«Pour *Le Chien*, du théâtre franco-ontarien à la Steinbeck: Jean-Marc Dalpé [sic], prix du gouverneur-général!», dans *L'Express de Toronto*, semaine du 7 au 13 mars 1989.

Sylvestre, Paul-François, *Le répertoire des écrivains franco-ontariens*, Sudbury, Prise de parole, 1987, pp. 29-30.

Théâtre du Nouvel-Ontario, 20 ans, [en collaboration], Sudbury, Théâtre du Nouvel-Ontario, 1991.

Bibliographie générale

Centre de recherche en civilisation canadienne-française, [en collaboration], *Guide des archives conservées au Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, Documents de travail 36, Ottawa, CRCCF, Université d'Ottawa, 1994, xxv-319 pages.

Choquette, Robert, *L'Ontario français, historique*, Collection L'Ontario français, Saint-Laurent (Montréal), Éditions Études Vivantes, 1980, viii-272 pages.

Dictionnaire biographique du Canada, [en collaboration], volumes 1-10, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1966-1994.

Dictionnaire de l'Amérique française: francophonie nord-américaine hors Québec, Charles Dufresne et al., Préface de Jeanne Sauvé, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 386 pages.

Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord, Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, Montréal, Éditions Fides, 1989, xxvi-1364 pages.

Dionne, René, *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours, tome 1: les origines françaises (1610-1760); les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Collection Histoire de la littérature franco-ontarienne, Sudbury, Prise de parole, 1997, 592 pages.

Dionne, René, *Histoire de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours, tome 1: les origines françaises (1610-1760); les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Collection Histoire de la littérature franco-ontarienne, Sudbury, Prise de parole, 1997, 363 pages.

Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978: esquisse historique et ressources documentaires [Jacques Grimard, Gaetan Vallières], Préface de Pierre Savard, Toronto, ministère de l'Éducation de l'Ontario, 1981, iv-160 pages.

Femmes de vision: fiches biographiques et stratégies d'intervention pédagogique, Lucie Brunet et al., [Ottawa], Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens, novembre 1991, n.p.

Francoeur, André et Robert Savoie, *L'Ontario de 1867 à nos jours*, Montréal, Guérin, 1988, 317 pages.

Les Franco-Ontariens, sous la direction de Cornelius J. Jaenen, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ontario Historical Studies Series, 1993, viii-443 pages.

La francophonie ontarienne: bilan et perspectives de recherche, sous la direction de Jacques Cotnam, Yves Frenette et Agnès Whitfield, Ottawa, Le Nordir, 364 pages.

